

ANNE BERNET

BRUNEHAUT

ÉPOUSE DE SIGEBERT I^{ER}



HISTOIRE
DES
REINES
DE
FRANCE

Pygmalion

R

HISTOIRE
DES
REINES
DE
FRANCE

Dans l'histoire de la France, les femmes, et avant tout les reines, ont souvent régné sur le cœur et l'esprit de leur peuple, bien qu'elles n'aient pas toujours exercé le pouvoir. Pendant quinze siècles, certaines ont joué un rôle prépondérant en se montrant plus lucides, plus préoccupées du bonheur de leurs sujets, sinon plus attentives au rayonnement de la monarchie. Si les rois ont fait la France, on peut dire que les reines l'ont sans doute aimée davantage.

BRUNEHAUT



Collection particulière de l'auteur.

ANNE BERNET

Historienne, journaliste, collaborant à de nombreuses revues, auteur d'une vingtaine d'ouvrages historiques, dont *Frédégonde*, *Brunehaut* et *Radegonde* chez Pygmalion, souvent récompensés et traduits dans une dizaine de langues, Anne Bernet est notamment spécialiste de l'Église primitive et des temps barbares.

Mariée en 566 au roi franc d'Austrasie Sigebert I^{er}, l'un des petits-fils de Clovis, Brunehaut est un personnage à la fois célèbre et méconnu. L'historiographie romantique l'a dépeinte sous les traits d'une mégère lancée dans une lutte féroce contre sa belle-sœur, la reine Frédégonde de Neustrie.

Or, dans cette époque impitoyable où les assassinats sont légion, elle se montra sans faiblesse, certes, mais aussi souveraine avisée, diplomate, mécène, soutien de la papauté. Son règne contribua fortement à façonner le nouveau visage d'une France en train de se détacher du modèle impérial romain à l'aube du VII^e siècle.

Pygmalion

*Histoire
des Reines de France*

BRUNEHAUT

Épouse de Sigebert I^{er}

DU MÊME AUTEUR

- Les grandes heures de la Chouannerie*, Librairie Académique Perrin, 1993.
- Bernadette Soubirous*, Librairie Académique Perrin, 1994. Presses Pocket, 1995. Tempus, 2008. Traduit en italien.
- Clovis et le baptême de la France*, Clovis, 1995.
- Madame de Sévigné*, Librairie Académique Perrin, 1996. Prix Gabrielle d'Estrées, 1997.
- Saint Martin, l'apôtre des Gaules*, Clovis, 1996.
- Les Navires de Pierre. La route d'Avallon*, tome 1. Roman pour adolescents, Clovis, 1996.
- Enquête sur les Anges*, Librairie Académique Perrin, 1997. Traduit en allemand et en portugais.
- Le Fléau de Dieu. La route d'Avallon*, tome 2, Clovis, 1997.
- Mémoires de Ponce Pilate*, Plon, 1998. Prix de l'Académie de Bretagne, 1999. Traduit en allemand, portugais, espagnol, grec, russe, lituanien. Presses Pocket, 2000.
- Saint Ambroise*, Clovis, 1999.
- Histoire générale de la Chouannerie*, Librairie Académique Perrin, 2000. Grand prix catholique de littérature, 2001.
- Brutus*, Librairie Académique Perrin, 2001. Traduit en russe.
- La geste chouanne de Monsieur de La Varende*, Association Présence de La Varende, 2001.
- La vie cachée de Catherine Labouré*, Librairie Académique Perrin, 2001. Traduit en italien.
- Les Gladiateurs*, Librairie Académique Perrin, 2002. Traduit en estonien.
- Saint Jérôme*, Clovis, 2002. Prix Renaissance, 2003.
- Les Chrétiens dans l'empire romain*, Librairie Académique Perrin, 2003.
- Saint Grégoire le Grand*, Clovis, 2004.
- Jérôme Lejeune*, Presses de la Renaissance, 2004.
- Charrette*, Librairie Académique Perrin, 2005.
- Clotilde*, Pygmalion, 2006.
- Le carrefour de la Belle Étoile*, Antée, 2006.
- Les chrétientés d'Afrique*, Éditions de Paris, 2006.
- Radegonde*, Pygmalion, 2007.
- Les enfants du Palatin. Le signe de l'Ictus*, tome 1, Clovis, 2007.
- Titus Clemens. Le signe de l'Ictus*, tome 2, Clovis, 2008.
- Le mystère du quatrième archange*, Éditions de Paris, 2009.
- Les prisonniers des îles. Le signe de l'Ictus*, tome 3, Clovis, 2009.
- Notre-Dame en France*, Éditions de Paris, 2010.
- Frédégonde*, Pygmalion, 2012.
- Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI*, Éditions Tallandier, 2013.
- Marie Reine de France, remède aux lumières*, Éditions Via Romana, 2013.

Prix Saint-Louis 1999 pour l'ensemble de son œuvre.

ANNE BERNET

*Histoire
des Reines de France*

BRUNEHAUT

Épouse de Sigebert I^{er}



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2014, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-756-41479-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note liminaire

Au XIII^e siècle, des chroniqueurs, suivant l'usage qui, à la même époque, transforma Mathilde en « Mahaut », rebaptisèrent « Brunehaut » une souveraine d'Austrasie du tournant des VI^e et VII^e siècles.

Cette forme francisée médiévale prévaut encore souvent aujourd'hui, au détriment de Brunehilde, forme adoucie de « Brougniakhildis », prénom signifiant « Déesse cuirassée ». Au vrai, il serait loisible d'opter pour d'autres variantes : Brunehilda, Brunechilda, Brunehildis, Brunigildis, Brunegilda, ou pour une forme romanisée, Bruna...

L'auteur a néanmoins choisi de s'en tenir à Brunehilde, ce prénom d'héroïne wagnérienne ne seyant pas si mal au personnage.

Prologue

LA FIN DES CONQUÉRANTS

Ce jour-là, comme à l'ordinaire, Amalaric, roi de Tolède, chef suprême de la nation wisigothique, avait rossé sa femme. C'était d'ailleurs la seule jouissance qu'il prenait avec elle et il ne s'en privait pas.

Il avait cogné plus fort que d'habitude. Quand il avait quitté la chambre conjugale, Clotilde sanglotait à s'en étouffer, couchée sur le sol, du sang coulait de son nez et ses lèvres¹. Cette fois, il ne pourrait pas dissimuler qu'il l'avait frappée.

Peu importait. La reine était si impopulaire que personne ne s'aviserait de la plaindre. N'incarnait-elle pas tout le malheur du peuple wisigoth et n'était-il pas juste qu'elle payât pour les souffrances que les siens, ces Francs maudits, avaient infligées au plus noble des clans germaniques ?

Pourtant, seize ans plus tôt, quand, en 515, le roi ostrogoth Théodoric de Ravenne avait arrangé le mariage de son petit-fils de Tolède, Amalaric², et de la fille de Clovis, cette union était porteuse d'espoirs et de promesses des deux côtés des Pyrénées. La rancœur d'Amalaric avait tout gâché.

1. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, III, 10.

2. Le grand Théodoric, de ses diverses unions, n'a eu que des filles. Ostrogotha

BRUNEHAUT

Cette haine dont l'infortunée Clotilde faisait maintenant les frais s'enracinait dans un passé proche encore, donc douloureux ; elle remontait au printemps 507 qui avait vu la fin de la puissance wisigothique en Gaule, et la disparition du fabuleux royaume d'Aquitaine.

Ce printemps 507, Amalaric de Tolède s'en souvenait comme du pire cauchemar de sa vie. Il lui suffisait d'y repenser pour ressentir la peur, la honte, le désespoir qui l'avaient assailli à l'époque, petit garçon de sept ans.

Euric le Grand, l'aïeul glorieux qui avait porté la puissance de son peuple à son zénith, était mort en 485, sans avoir réussi cette annexion du nord de la Loire qui était son but. La Romania, l'ultime enclave gallo-romaine coincée entre Seine et Loire, existait encore, et cela représentait, à ses yeux, un défi en même temps qu'une anomalie.

Malgré toutes les persécutions déclenchées contre lui, il n'était point non plus parvenu à éradiquer le catholicisme d'Aquitaine, ni à imposer cette foi arienne, négation de la divinité du Christ, qu'il professait en fanatique. Les fidèles de Rome existaient encore.

Euric, dépité, laissa l'achèvement de cette tâche à son fils, Alaric II. Celui-ci n'avait ni l'étoffe d'un conquérant ni celle d'un persécuteur. Au lieu de profiter de la déliquescence de la Romania, privée de son bras armé depuis la mort¹ du roi franc Childéric de Tournai, il se contenta de gérer l'héritage paternel, puis, dans un souci d'apaisement, de renouer le dialogue avec l'épiscopat catholique, lui restituant la plupart des sanctuaires confisqués par son père. Ce choix rétablit en Aquitaine et dans les territoires annexés une certaine paix civile mais donna à la Romania le temps de se relever et au jeune Clovis, le fils de Childéric, d'asseoir sa puissance. Vite devenue redoutable.

Alaric II le comprit trop tard. Quand il prit la mesure du péril, le Franc avait retourné son allié burgonde, tissé des liens privilégiés² avec les Ostrogoths d'Italie, obtenu l'appui de l'empereur de Byzance, autorité de tutelle légitime et virtuelle depuis la déposition, en 496, du dernier empereur d'Occident, le dérisoire Romulus

a épousé l'héritier du royaume burgonde, Sigismond ; Theudégotha, Alaric II, roi des Wisigoths. La troisième, Amalasonthe, née d'un mariage avec la princesse franque Alboflède, sœur de Clovis, et la préférée de son père, s'est vue réserver la couronne d'Italie, qu'elle est censée transmettre à ses fils à naître.

1. En 581.

2. En mariant sa sœur Alboflède à Théodoric.

LA FIN DES CONQUÉRANTS

Augustule¹. Clovis avait isolé l'Aquitaine sur la scène diplomatique et internationale. Pourquoi, sinon la détruire ?

Au bord de la panique, Alaric multiplia alors les bévues et d'abord envers ses sujets catholiques. Leur loyalisme lui parut soudain suspect ; il les soupçonna d'incliner du côté de Clovis, champion de l'Église, de constituer chez lui « une cinquième colonne » imaginaire, et s'en autorisa à les sanctionner sans raison.

Plusieurs années, au gré de ses appréhensions, Alaric alterna ainsi brimades gratuites et tentatives de réconciliation avec le catholicisme, mettant pasteurs et fidèles dans une situation impossible puisqu'ils ne savaient jamais si, tolérés un jour, ils ne seraient pas persécutés le lendemain, sans que rien justifiait ces sautes d'humeur.

Éprouvée par cette perpétuelle incertitude, l'Église d'Aquitaine, au début des années 500, commençait à lorgner pour de bon du côté de Paris et son roi catholique.

Un dernier incident, dont on ne sut jamais s'il relevait de la provocation suicidaire ou de la sottise crasse, acheva de faire basculer l'opinion catholique en faveur de Clovis. En 505, Alaric II fit abattre le clocher de la principale église de Narbonne, sous prétexte qu'il obstruait la vue dont il jouissait sur les environs depuis les fenêtres de son palais...

Cette mesure fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Les Gallo-Romains d'Aquitaine choisirent leur camp, et décidèrent de favoriser par tous les moyens les projets d'invasion de Clovis.

Une grave maladie, qui cloua le roi franc au lit des mois durant et mit sa vie en danger, en 506, retarda d'un an le dénouement, mais, sitôt capable de diriger une longue campagne militaire, Clovis franchit la Loire, libéra Tours puis marcha sur Poitiers.

C'était à quelque distance de cette cité, au hameau de Vouillé, qu'il avait, possédant l'avantage du terrain, affronté les troupes des Wisigoths. La bataille avait été longue, difficile. À la fin, Clovis avait, selon l'usage germanique, contraint Alaric à un combat des chefs, au terme duquel le roi de Toulouse trouva la mort. Leur chef tombé, ses guerriers avaient lâché le terrain et fui vers le Midi sans opposer plus de résistance au vainqueur.

1. Après s'être emparé du pouvoir en Italie, et avoir déposé cet enfant de dix ans, Odoacre, le roi ostrogoth, fait allégeance à l'empereur d'Orient. Ainsi, au prix d'une fiction juridique qui satisfait Constantinople, l'Occident n'est pas tombé aux mains des Barbares, l'empire a été réunifié autour du Basileus. Lequel couvre les chefs germaniques de distinctions impériales qui les flattent et accréditent leur prétendue soumission au lointain pouvoir impérial... Les apparences sont sauvées.

Au moins avaient-ils, au milieu de la panique générale, songé à sauver le fils de leur souverain défunt.

Amaric n'avait jamais oublié le fracas de cette bataille, la première qu'il voyait, ni le trépas de son père, impuissant face au Franc, invincible, en proie aux transes sacrées des anciens rois prêtres germaniques, ses longs cheveux blonds, privilège de son rang et sa naissance, flottant au vent.

Dans la stupeur qui avait suivi la chute d'Alaric, des leudes fidèles avaient entouré le petit prince, saisi la bride de son cheval, et l'avaient entraîné loin de cette scène d'horreur. Ne s'arrêtant ni jour ni nuit, ce qui restait de l'armée wisigothe avait galopé jusqu'à Toulouse, avant, talonnée par les Francs vainqueurs, de se replier vers Narbonne. Dans l'affolement et l'urgence, on n'avait pas même eu loisir d'évacuer l'intégralité des trésors royaux, fruits d'un siècle de pillages, et d'abord de la prise de Rome¹.

La halte à Narbonne avait été de courte durée. La mère d'Amaric, la reine Theudégotha, avait d'abord espéré le soutien de son père, Théodoric, l'envoi de troupes d'Italie qui permettraient aux Wisigoths de repousser les Francs. Elle s'était trompée. Théodoric ne pouvait se permettre d'entrer en guerre contre les Francs, fût-ce pour défendre les droits de son petit-fils. Tout au plus avait-il accepté de soutenir l'enfant contre les prétentions d'un demi-frère plus âgé, bâtard d'une concubine d'Alaric, que certains leudes jugeaient plus apte à régner qu'un roi de sept ans².

Cette affaire réglée, Théodoric avait donné un tuteur au jeune prince, un seigneur ostrogoth, Theudis, chargé d'exercer la régence en son nom jusqu'à sa majorité.

Le premier soin de Theudis, inquiet de l'avancée franque dans le Midi, avait été de mettre son pupille à l'abri. Abandonnant Narbonne que Clovis menaçait, il était passé en Espagne et avait installé la cour wisigothe à Tolède.

Puis, faisant la part du feu, il avait négocié avec les Francs afin d'obtenir qu'ils consentissent le maintien d'un étroit territoire wisigothique reliant Nîmes, Narbonne et Carcassonne. En fait, la création, symbolique, de la Septimanie visait un seul objectif : conserver

1. Ce fabuleux trésor des Wisigoths, qui comportait, dit-on, l'essentiel des prises de guerre romaines, y compris le trésor du Temple de Jérusalem et l'Arche d'alliance, enlevés par Titus en 70, jamais retrouvé, fut à l'origine de la légende de l'or de Toulouse.

2. En droit germanique, tous les fils reconnus d'un souverain, qu'ils soient ou non nés d'une union légitime, ont part à l'héritage paternel et peuvent se partager le royaume et les autres possessions.

LA FIN DES CONQUÉRANTS

le contrôle stratégique de la via Domitia, principale voie d'échanges et de passage entre l'Italie et l'Espagne.

Les Francs avaient accepté la création de la Septimanie, avec l'arrière-pensée de s'en emparer. Ils étaient maîtres de l'Aquitaine et, aussitôt, y imposèrent leur loi. Dès leur entrée à Toulouse, à l'hiver 508, ils en expulsèrent la population wisigothe et arienne jugée inassimilable et déloyale. Les autochtones accueillirent la mesure avec allégresse car elle les vengeait d'un siècle d'oppression savante.

En quelques heures, des milliers de malheureux, vieillards, femmes et enfants compris, furent, aux applaudissements intéressés du voisinage, expulsés de chez eux sans pouvoir rien emporter ou presque et poussés, lamentable troupeau humain, vers les cols pyrénéens. Cet hiver 508 avait été très rude, il n'en finissait pas et les routes de montagne, enneigées, glacées, impraticables, se révélèrent mortelles aux plus faibles. L'arrivée des survivants à Tolède frappa les Wisigoths de stupeur, avant de les plonger dans une rage impuissante.

Ce spectacle navrant, Amalaric ne l'avait pas oublié non plus. Sa haine d'enfant envers les Francs n'avait fait que croître.

Pourtant, huit ans après, il épousait la fille de Clovis. Ce n'était pas son choix mais celui de Theudis et de Théodoric de Ravenne, dicté par des motifs diplomatiques qui dépassaient de beaucoup les sentiments des uns et des autres.

Le 27 novembre 511, Clovis, jamais remis de sa maladie de 506, s'était éteint en son palais parisien des bords de Seine ; il avait quarante-cinq ans. À peine enterré dans la basilique des Saints Apôtres qu'il avait fait construire pour servir de tombeau à la grande Geneviève, l'héroïne qui avait jadis sauvé la cité d'Attila et qui, nonagénaire, lui survivrait jusqu'au 3 janvier 512, ses quatre fils s'étaient, selon l'usage germanique, partagés le royaume.

Cette destruction périodique de l'œuvre d'unification politique et territoriale, plaie des dynasties barbares, qui entraînait de sanglants réajustements et des fratricides en série, représentait une aubaine pour les puissances ennemies. Tant que les princes francs réglait leurs querelles de famille, ils ne menaçaient pas leurs voisins. Les Wisigoths en avaient profité, poussé quelques pointes vers leurs anciens territoires, et fait des dégâts en Toulousain. Assez pour irriter l'aîné des nouveaux rois, Thierry¹, le mieux pourvu en possessions dans la région.

1. Alors âgé de vingt-deux ans, marié à une princesse burgonde, Suavegota, Thierry est le fils aîné de Clovis, né d'un premier mariage avec une princesse franque de Cologne. Les trois autres princes, Clodomir, Clotaire, Childebart et leur sœur sont nés du mariage avec Clotilde.

L'essentiel des territoires de Thierry, en partie hérités de sa défunte mère, la princesse de Cologne, se situait à l'est des Gaules. Clovis y avait ajouté les cités et les pays que son aîné avait personnellement conquis sur les Wisigoths lors de la campagne de 507-508, entre Clermont-Ferrand et l'Albigeois. Ce morcellement, volontaire, car Clovis avait cru, en imbriquant les parts de ses fils de façon inextricable, les rendre étroitement solidaires, ce qui prouvait que, aveuglé par l'amour paternel, il les avait mal jugés, se révélait, à l'usage, ingérable. Ne pouvant être en même temps sur le Rhin et sur les Pyrénées, Thierry avait intérêt à trouver un compromis avec les Wisigoths.

Ceux-ci, de leur côté, s'ils voulaient conserver la Septimanie, et éviter les visées expansionnistes des Francs vers l'Espagne, devaient s'entendre avec eux. Ainsi était née l'idée d'une union dynastique entre les deux nations ennemies.

En épousant la seule fille de Clovis, prénommée Clotilde comme sa mère, Amalaric scellerait la paix avec les Francs. La princesse lui rapporterait Toulouse en dot. La ville avait été détruite, ou peu s'en fallait, pendant la guerre mais, ancienne capitale wisigothique, elle possédait une forte valeur symbolique : la récupérer compenserait en partie les pertes passées.

Les Francs y trouvaient aussi leur compte. Outre la tranquillité dans le Sud-Ouest, le mariage de leur sœur leur ouvrait des droits indirects à la couronne d'Espagne¹.

Personne n'avait demandé l'opinion de la jeune fille. Clotilde n'avait d'ailleurs émis aucune opposition à cette union. Au contraire, elle s'en était allée vers Tolède en manifestant joie et optimisme, persuadée de rejouer, auprès d'Amalaric, le rôle de sa mère près de Clovis et de ramener, par son exemple, ses prières, son amour, le roi wisigoth à la foi catholique.

Quinze ans plus tard, tandis que, couchée sur le sol de la chambre conjugale, elle sanglotait de douleur et d'humiliation sous les coups de sa brute de mari, la malheureuse mesurait combien elle s'était illusionnée. Dès la première seconde, Amalaric l'avait détestée. Parce qu'elle était franque, parce qu'elle était la fille de Clovis, parce qu'elle était catholique. Comme il n'était pas de force à s'en

1. C'est ce qu'ils feront valoir quelques années plus tard, quand leur cousine ostrogothe, la princesse Amalasonthe, fille de Théodoric et de leur tante Alboflède, seule héritière légitime de la couronne d'Italie, sera assassinée par un parent s'opposant à la transmission royale en ligne féminine. Ils exigeront compensation du crime.

LA FIN DES CONQUÉRANTS

prendre à ses frères et son peuple, il avait débondé sur elle toute la haine, la rancœur qu'il éprouvait envers les siens.

S'il avait très vite délaissé son lit, lui refusant le moindre espoir d'être mère et lui infligeant, aux yeux du monde, la honte d'être une épouse stérile, il n'avait jamais cessé de la battre. Par plaisir, et dans la volonté tenace de la briser, de l'obliger à plier et lui obéir.

Elle avait rêvé de le convertir, de l'amener à la foi catholique ; lui n'avait qu'une exigence : qu'elle embrassât l'hérésie arienne, en dépit des clauses de leur union qui lui garantissaient le libre exercice de sa religion.

Jour après jour, depuis quinze ans, Clotilde s'obstinait à se rendre à la messe et, jour après jour depuis quinze ans, Amalaric veillait à ce que le chemin qu'elle empruntait pour aller à l'église fût couvert de fumier dans lequel il l'obligeait à patauger. En apparence indifférente, la reine passait, et assistait à l'office.

Il avait recouru aux menaces, aux violences. Elle n'avait pas cédé et cela, peu à peu, le rendait fou. Il ne supportait pas qu'elle lui fît tête ; il voulait voir la fille du champion catholique abjurant la foi de son père. Vouillé serait vengé.

Clotilde le savait et l'orgueil de race s'unissait à la fidélité chrétienne pour l'empêcher de plier sous les coups. La conversion des Wisigoths, qu'elle n'avait pu acheter à force d'amour et de prières, elle pensait l'obtenir à force de souffrances et d'humiliations stoïquement endurées. Là aussi, elle se trompait. Et Amalaric continuait à cogner.

Pourtant, ce soir de printemps 531, tandis qu'elle étanchait le sang de ses blessures, Clotilde éprouvait, pour la première fois, une terreur véritable. Elle avait cru qu'Amalaric, hors de lui, allait la tuer.

Qui s'en serait soucié ? Les rois Amales étaient réputés pour leur brutalité et leur terrible mépris de leurs femmes. Quand ils se lasaient d'elles et décidaient de les répudier, afin d'être assurés qu'aucun autre homme ne jetterait plus les yeux sur elles, ils avaient coutume de leur faire trancher le nez et les lèvres... Amalaric n'oserait pas en arriver là mais, s'il cognait trop fort, il serait facile de maquiller ce meurtre en mort naturelle... Sa famille, en Gaule, ne connaîtrait jamais la vérité, et ne chercherait pas à la connaître. Le long calvaire qu'elle avait enduré en silence resterait ignoré ; nul ne songerait à en tirer vengeance.

Cette triste évidence parut soudain intolérable à la reine. Il fallait que ses frères et sa mère fussent au courant. Officiellement, car il

y avait fort à parier qu'ils n'ignoraient rien de ses malheurs mais avaient choisi, au nom de la raison d'État, de ne point s'en soucier.

Lors d'un séjour en Septimanie, Clotilde écrivit à celui de ses frères dont elle était la plus proche, Childebert, et lui envoya le voile maculé, qui lui avait servi à éteindre le sang de ses plaies, pour preuve des violences conjugales endurées. Puis elle attendit. Sauf à manquer à l'honneur, Childebert, qui séjournait en Bordelais¹, interviendrait.

Childebert, en effet, vit rouge. Le code non écrit germanique prévoyait, en cas de violences contre une femme libre, l'intervention de sa parenté masculine. C'était un devoir, une obligation, Childebert rassembla ses troupes et chevaucha vers Narbonne où Amalaric se trouvait encore.

Acculé, le roi wisigoth livra bataille, se fit battre, parvint à gagner Barcelone. Ayant abandonné sa femme à Narbonne, il espérait que les choses en resteraient là. Ce ne fut pas le cas.

Childebert avait découvert sa sœur en si piteux état que l'on craignait pour sa vie. À trente ans, Clotilde, usée par les cruautés conjugales, meurtrie et abîmée, était vieille et malade. Effaré, Childebert l'avait confiée aux meilleurs médecins, juré qu'il la ramènerait à Paris, qu'elle serait bientôt en sécurité près de leur mère. Puis il avait piqué des deux vers Barcelone.

Là-bas, le souverain wisigoth avait d'abord songé à laisser, à l'abri des remparts, déferler la fureur franque² ; elle n'aurait qu'un temps puis Childebert repasserait les monts. Cette manifestation de lâcheté n'agréa pas à ses leudes³. Ils le poussèrent à combattre. Cette perspective ne séduisait pas Amalaric. Il préféra fuir par la mer. Voulait-il gagner une autre cité de son royaume ? Tenter de passer en Italie et trouver refuge auprès de sa cousine Amalasonthe⁴ ?

1. Childebert, cet été 531, ne participe pas à la campagne menée par Clotaire et Thierry en Thuringe, sous prétexte de faire valoir leurs droits à l'héritage de leur grand-mère paternelle, la reine thuringienne Basine. L'intervention en Septimanie et en Espagne, outre qu'il est le seul susceptible de se porter au secours de Clotilde, a aussi valeur de compensation et apporte à ses guerriers le butin qu'ils n'auraient pu récolter en Germanie.

2. *Chronique de Saragosse*, tome XI.

3. Isidore de Séville, dans son *Histoire des Goths*, dit qu'Amalaric aurait été assassiné par ses propres soldats honteux de sa lâcheté, non par les Francs. Son récit peut tendre à discréditer la mémoire d'Amalaric, arien persécuteur ; mais, encore relativement proche des événements, saint Isidore ne peut totalement inventer ; son récit doit être l'écho de l'impopularité d'Amalaric. Sa version semblait donc crédible aux contemporains.

4. Théodoric est mort en 526.

LA FIN DES CONQUÉRANTS

Dans son affolement, il oublia le trésor royal, composé des diamants, saphirs, émeraudes, perles et hyacinthes arrachés aux bijoux des Césars. Ces pierres inestimables représentaient son unique espoir d'acheter l'aide des Ostrogoths, de lever une armée pour revenir en Espagne. Il ordonna au navire de faire demi-tour et rentrer à Barcelone.

Dans l'intervalle, Childebert s'était emparé de la ville. Amalaric, traqué, ne pouvant ni regagner son navire ni atteindre son palais, se réfugia dans l'une des églises catholiques de Barcelone et en appela sans honte, lui, le persécuteur, au droit d'asile. En vain puisque, débusqué, il fut transpercé d'un coup de javelot dans le sanctuaire où il se croyait à l'abri. Avec lui s'achevait, dans le déshonneur, la dynastie Amale qui, plus d'un siècle, avait fait trembler le monde.

Childebert rafla les bijoux des rois wisigoths, maigre compensation offerte aux souffrances de sa sœur, et regagna les Gaules. Ce qu'il adviendrait de l'Espagne l'indifférait.

À Narbonne, il déposa les diamants impériaux sur le lit de Clotilde, qui n'eut pas un regard pour eux. Elle se mourait, ne reverrait jamais ni Paris ni leur mère. Ce fut un cadavre que Childebert ramena et fit enterrer dans la nécropole royale des Saint Apôtres.

Ces drames ne contribuèrent pas à réchauffer les relations entre Francs et Wisigoths.

I

LES FILLES DU ROI D'ESPAGNE

Si son retrait d'Espagne, sitôt Amalaric châtié, fit accuser Childebart d'avoir manqué de sens politique et laissé passer une chance de s'emparer des possessions wisigothiques, il se révéla, à long terme, d'une grande sagesse.

Jamais, seul, le roi franc n'aurait eu la possibilité de conquérir la péninsule ibérique, ni même de conserver Barcelone. Et, quand il eût pris ce risque, ses frères, inquiets de ses succès, se fussent arrangés pour lui rendre la tâche impossible. Thierry et Clotaire se détestaient cordialement mais se fussent réconciliés sur le dos de Childebart, et même mis d'accord pour le supprimer s'ils avaient vu en lui un rival trop puissant.

Dans cet aimable climat familial, mieux valait éviter d'exacerber les tensions. Prudent, Childebart s'était donc contenté de venger l'honneur des Francs, libérer sa sœur, et rafler les trésors des rois espagnols : ce n'était pas si mal.

Quant à l'Espagne wisigothique, il la laissait au bord du chaos. Il faudrait une génération avant que l'ennemi héréditaire parvienne à surmonter la crise dynastique et politique provoquée par la mort d'Amalaric, stabilise la situation du pays et soit à nouveau en mesure de porter ses ambitions vers les Gaules. Childebart avait joué en grand stratège.

BRUNEHAUT

Tandis qu'il repassait les monts et chevauchait vers Narbonne, les Wisigoths, en effet, commençaient à s'entre-déchirer pour la couronne tombée de la tête du dernier Amale.

Theudis, l'ancien régent d'Amalaric, se crut de taille à la ceindre. De longue date familier des affaires, dans un premier temps, il se montra à la hauteur de la tâche en repoussant un retour en force des Francs, qui risquaient des raids sur Pampelune et Saragosse. Il parvint ensuite à s'emparer de la Bétique¹, restée possession vandale bien que ceux-ci eussent transvasé, depuis un siècle, l'essentiel de leur puissance en Afrique du Nord².

Ces incontestables succès, Theudis les avait achetés au prix fort, en opérant un renversement d'alliances qui ne lui fut point pardonné.

En 531, à la suite d'une bataille perdue aux confins sahariens, les Vandales avaient déposé leur roi, Hildéric. Celui-ci avait à leurs yeux le tort irréparable d'être à moitié romain et dernier descendant, en ligne maternelle, de la dynastie valentinienne³. L'un de ses jeunes cousins, Gélimer, lui succéda et reprit la politique anticatholique traditionnelle.

Ce faisant, il avait irrité l'empereur byzantin, Justinien, très lié avec Hildéric, qui décida d'envoyer des troupes à son secours. Pour les Vandales, cette intervention impériale marquait le commencement de la fin. Theudis ne s'y trompa point et rompit les alliances nouées avec Carthage. Les troupes que Gélimer serait obligé d'expédier en Bétique lui manqueraient pour défendre l'Afrique.

Theudis comptait que le Basileus lui serait reconnaissant de ce soutien. En parallèle, il entreprit de se concilier deux puissances que les Amales n'avaient cessé de combattre : l'Église catholique espagnole et l'aristocratie hispano-romaine.

1. L'Andalousie, déformation de Vandalousie, souvenir de la présence vandale dans la région.

2. Ils contrôlent également les Baléares et la Corse.

3. Lorsque, en 455, le roi vandale Genséric s'empare de Rome, sous prétexte de venger l'assassinat, survenu l'année précédente, du calamiteux Valentinien III, il emmène comme otages la veuve et les trois filles de l'empereur, puis exige que l'aînée des princesses, Eudoxie, épouse son fils, Hunéric. Hildéric est né de cette union mais, très jeune à la mort de son père, écarté du trône, il n'a survécu que parce que sa mère a réussi à gagner Constantinople avec ses enfants et obtenir l'asile politique. Héritier légitime du royaume vandale arien, Hildéric est romain par son éducation et crypto-catholique. Lorsque, à cinquante ans passés, il ceint la couronne vandale, son premier souci est de rompre avec la politique persécutrice et intolérante de ses ancêtres barbares, ce que les autres membres de la dynastie ne vont pas lui pardonner.

LES FILLES DU ROI D'ESPAGNE

Que Theudis eût épousé une riche Espagnole catholique expliquait cette stratégie, si contraire aux usages nationaux qu'elle dressa contre lui la noblesse guerrière wisigothe. Le premier faux pas lui serait fatal. Ce faux pas, Theudis le dut à Justinien.

Le 15 septembre 534, au terme d'une brève et remarquable campagne, le général byzantin Bélisaire défit les armées vandales et libéra Carthage. Quelques semaines lui suffirent pour reprendre le contrôle de toute l'Afrique romaine, de la Cyrénaïque aux colonnes d'Hercule¹.

L'année suivante, Bélisaire débarqua en Italie, appelé au secours par la reine Amalasonthe. S'il arriva trop tard, la fille de Théodoric ayant été exécutée au terme d'un invraisemblable procès pour matricide², du moins put-il la venger en infligeant à son assassin et successeur, le roi Théodat, une défaite cuisante qui rendit à l'empire tout le sud de la péninsule.

On crut que rien ni personne n'arrêterait plus les Byzantins et qu'ils reconquerraient province par province l'Occident. Leur prochaine cible était l'Espagne.

1. Le détroit de Gibraltar.

2. Selon le droit germanique, les filles ne peuvent régner mais sont « des ventres de souveraineté », ce qui signifie qu'elles transmettent leurs droits au trône à leur mari, puis leurs fils. Cela justifie l'assassinat de nombre d'entre elles, ou, les mœurs se civilisant, leur enfermement forcé dans des couvents. Dernière fille de Théodoric, née de son union avec Alboflède, sœur de Clovis, Amalasonthe était sa préférée. Au lieu de lui faire contracter un mariage diplomatique, comme il l'avait fait pour ses demi-sœurs, Theudegotta et Ostrogotha, Théodoric fit d'elle l'héritière de la couronne italienne, en la mariant à l'un de ses leudes, qui mourut jeune en lui laissant un fils, Athalaric. Amalasonthe, en attendant que le prince atteigne l'âge adulte, exerça la réalité du pouvoir, au grand scandale de sa parenté masculine. Malheureusement, Athalaric mourut à dix-sept ans, d'alcoolisme précoce, et laissa sa mère dans une situation délicate. Encore en âge de se remarier et procréer d'autres héritiers du trône, Amalasonthe devenait, pour ses cousins, la femme à abattre. Le prince Théodat, qu'elle avait associé au gouvernement, lui intenta un procès pour matricide. La reine Alboflède étant morte de typhoïde ou d'une intoxication alimentaire, Théodat accusa Amalasonthe d'avoir empoisonné sa mère. Pour faire bonne mesure, il ajouta le sacrilège et prétendit que la meurtrière avait versé le poison dans le calice où la reine allait boire, puisque, chez les ariens, les fidèles communiaient sous les deux espèces. Assignée à résidence sur une île du lac de Côme, Amalasonthe appela Justinien à l'aide. Celui-ci ne fut pas pressé de répondre. L'historien byzantin Procope, qui n'aimait guère le couple impérial, prétendra, dans son *Histoire secrète*, que l'empereur avait atermoyé afin de laisser à Théodat le temps de supprimer Amalasonthe, ce qui mettrait fin à la dynastie théodoricienne et permettrait d'intervenir dans les affaires italiennes sous prétexte de venger la reine assassinée. La mort d'Amalasonthe, noyée dans le lac, châtimement des femmes coupables, offrit à Constantinople un *casus belli* rêvé...

La politique de Theudis, déjà impopulaire, s'en trouva définitivement discréditée. En 548, le roi mourut, victime d'un coup d'État militaire qui porta au pouvoir Theudégisèle, lequel ne fit pas non plus l'unanimité puisque, dès l'année suivante, il disparaissait à son tour sous les coups d'assassins...

Un autre chef wisigoth, Agila, s'empara de la couronne et jugea opportun de raviver la persécution des autochtones catholiques.

Mais, et Agila, pour son malheur, ne l'avait pas saisi, quelque chose avait changé et il fallait désormais en tenir compte : les Hispano-Romains nicéens, si longtemps résignés à leur sort, avaient relevé la tête et n'entendaient plus subir les vexations d'un envahisseur hérétique qui les avait dépossédés de leurs droits. Les premières mesures d'Agila visant des édifices du culte catholique suscitèrent un tel mécontentement que Cordoue fit sécession du royaume wisigoth. Agila se porta contre la cité rebelle, accompagné de son fils et héritier officiel. Et se fit étriller par les Cordouans...

Ses troupes en déroute, son fils tué, le trésor royal aux mains de l'ennemi, Agila se replia sur Mérida. Cela se passait vers 551¹.

Peu après, Agila, qui n'avait pas de chance, apprit le soulèvement et la sécession de Séville. Cette fois, ce n'étaient pas des Nicéens mécontents mais un autre aristocrate wisigoth, Athanagild, qui menait la danse².

Plus tard, lorsque son usurpation aurait réussi, des flatteurs se rencontreraient pour laisser entendre qu'Athanagild, ou son épouse, Goïswinthe, ou les deux, étaient apparentés à l'ancienne lignée royale. Bien entendu, personne ne s'aviserait de les contredire.

En vérité, cette prestigieuse extraction n'existait que dans l'imagination de ces courtisans, spécialistes des généalogies de complaisance. Athanagild, autour duquel avait régné jusque-là le plus profond silence, était un leude parmi d'autres mais il avait eu la chance d'épouser une femme d'exception.

Goïswinthe alliait à la beauté une intelligence remarquable et une ambition dévorante. Elle avait fait preuve d'un rare entregent et tissé autour de son époux un réseau de relations, d'amis, d'alliés,

1. Du fait même des désordres de l'époque, les chroniques indiquent peu de dates fiables.

2. Isidore de Séville, *Histoire des Goths*, 41, 44-46. Jordanès, *Histoire des Goths*, 53.

LES FILLES DU ROI D'ESPAGNE

de soutiens dont elle formait le centre indispensable et qu'elle coordonnait. Sur quoi avait-elle fédéré les intérêts ? Sur des thèmes simples mais porteurs, toujours bien accueillis de la noblesse wisigothe : la grandeur de la race, sa supériorité sur les peuples vaincus et asservis de l'ancien empire romain d'Occident, l'attachement à l'arianisme des aïeux, seule religion véritable. Athanagild, s'il accédait un jour à la couronne, saurait restaurer la gloire antique de son peuple, remettre les Hispano-Romains à leur place, éradiquer le catholicisme espagnol.

Il n'en fallait pas davantage pour gagner à Athanagild de nombreux partisans et le pousser à risquer le tout pour le tout, profitant de la déroute d'Agila à Cordoue.

Cependant, quelle que fût la faiblesse d'Agila, l'insurrection de Séville ne suffit pas à provoquer sa chute, pas plus qu'elle n'incita une majorité de Wisigoths à choisir le parti d'Athanagild. Tout le monde, en Espagne, éprouvait une profonde lassitude après tant de troubles civils et aspirait à la paix ; nul n'avait envie de se lancer dans de nouvelles aventures. La grande nation wisigothique, sédentarisée, enrichie, engraisée, avait perdu son potentiel belliqueux.

Quant à l'éternelle querelle religieuse, que les puissants s'entêtaient régulièrement à relancer, elle n'intéressait plus grand monde, en tout cas côté arien ; l'hérésie, minée par les dissensions internes et les schismes répétés, tendait à se rapprocher du catholicisme honni, au point que seuls quelques théologiens pouvaient encore ergoter sur les raisons de mésentente subsistantes¹.

Dans ces conditions, le soulèvement d'Athanagild risquait d'être un feu de paille dont sa famille et lui-même seraient les premières victimes. Éventualité peu aimable qui poussa le mutin de Séville, conseillé par sa femme, à prendre des mesures extrêmes. À défaut de trouver des soutiens parmi ses compatriotes, Athanagild décida d'aller les chercher ailleurs.

Où ? À Constantinople. Jeu dangereux... Les Byzantins avaient repris l'Afrique, puis l'Italie ; ils se cachaient à peine de vouloir reconquérir l'Espagne, les Gaules, et même la lointaine Bretagne².

1. Vingt ans plus tard, les aristocrates wisigoths qui accompagnent les princesses en Gaule pour leurs mariages, passant par Poitiers et Tours, villes ultracatholiques et très antiariennes, assisteront aux offices religieux et même l'évêque Grégoire, pourtant pointilleux, peinera à découvrir des sujets de dispute.

2. La Grande-Bretagne, perdue dès le début du v^e siècle, faute de pouvoir y maintenir des légions.

Dans ces conditions, leur offrir une tête de pont pouvait se révéler une erreur majeure. Theudis lui-même, qui avait opté pour l'alliance impériale, avait vu le danger et s'était empressé d'expédier des troupes à Ceuta avant que les Byzantins s'y fussent renforcés. Athanagild n'eut pas ces scrupules et, en 552, réclama l'appui de Justinien. L'année suivante, les premières troupes débarquaient à Carthagène et prenaient le contrôle du littoral jusqu'à Malaga. De là, elles s'enfoncèrent dans les terres, réoccupèrent l'ancienne Bétique. Athanagild ne s'y opposerait pas ; tel était l'accord passé avec l'empire qui le transformerait, aux yeux de beaucoup, en traître opportuniste.

Pour l'heure, cette combinaison ne lui réussissait pas si mal puisque l'armée wisigothe, incapable de s'opposer au débarquement, en tint Agila pour responsable, et l'assassina. Cela devenait une manie¹.

Athanagild, demeuré seul concurrent à la couronne, se retrouva roi d'Espagne. Encore fallait-il le rester...

Outre la nécessité de survivre à son usurpation, le souci immédiat d'Athanagild était de consolider ce que l'on n'osait déjà appeler sa « dynastie ». D'emblée, il se heurtait à une difficulté majeure, propre à lui susciter des rivaux : le nouveau couple royal n'avait pas de fils.

De son union avec Goïswinthe, n'étaient nées, ou n'avaient survécu, que deux filles², ce qui rendrait la succession compliquée, si tant est qu'Athanagild atteignît l'âge de transmettre la couronne à sa postérité.

Ces deux filles, nées entre 540 et 545, dans le sud de l'Espagne, avaient été baptisées Galswinthe et Brunehilde³ ; ce dernier prénom renvoyant, comme nombre d'autres, à une onomastique belliqueuse chère aux peuples germaniques⁴, se traduisait par

1. Cela prouve aussi, paradoxalement, que les Wisigoths se sont romanisés car l'assassinat politique des souverains qui ont cessé de plaire à l'armée ou ont démerité est un emprunt à l'empire, cette « tyrannie tempérée par l'assassinat ».

2. Comme aucun chroniqueur ne s'intéresse à l'obscur Athanagild avant 550 et qu'il est impossible de retracer sa jeunesse, nous ne savons rien de ses origines, sa famille, sa postérité, pas même les dates de naissance des deux princesses. Il est vrai que les historiens de l'époque s'attachaient peu à ce genre de détails.

3. L'usage ordinaire est de choisir la graphie médiévale, Brunehaut : voir la note liminaire qui explique pourquoi nous ne l'avons pas suivie.

4. La racine *hilde*, qui signifie guerre, bataille, se retrouve entre autres dans le prénom Chrotechilde, adouci heureusement en Clotilde, qui veut dire « glorieuse au combat ».

LES FILLES DU ROI D'ESPAGNE

« Cuirasse de guerre¹ » ou plus sûrement « Guerrière cuirassée² », ce qui n'était ni très gracieux ni très féminin mais plaisait beaucoup.

Âgées d'une dizaine d'années lors de l'élévation d'Athanagild, ses filles se retrouvèrent propulsées du jour au lendemain au rang d'héritières de la couronne wisigothe, ce qui n'était pas, le triste sort de la reine Amalasonthe d'Italie l'avait prouvé, un sort enviable.

Dans l'impossibilité d'exercer la réalité du pouvoir royal, puisque celui-ci était d'essence militaire et qu'il était inconcevable d'imaginer une femme à la tête des armées, une princesse germanique n'avait d'autres choix que de déléguer ses droits au mari que son père lui aurait choisi, puis à leurs fils. « Ventre de souveraineté », elle transmettait le sang royal, sa légitimité, la gloire de ses aïeux, mais n'était rien par elle-même, sinon un obstacle entre le pouvoir et une parentèle masculine plus éloignée du trône qui ne reculait devant aucun moyen pour se débarrasser de la gêneuse. Malheur à elle si son époux, le véritable souverain, disparaissait trop tôt, si elle n'engendrait pas de mâles, si ceux-ci ne vivaient pas. La mort de son mari, puis celle de son fils, avaient condamné Amalasonthe.

Tenter d'imposer une succession en ligne féminine, c'était la quasi-certitude de grands troubles, de malheurs innombrables, de désordres sanglants. Rien d'étonnant, dans ces conditions, si les rois, quitte à multiplier les concubines, s'ingéniaient à engendrer une dizaine de garçons.

Athanagild ne semble pas avoir éprouvé cette tentation. Était-il trop attaché à Goïswinthe, ou trop dépendant d'elle, pour lui imposer des rivales ? Espérait-il encore en avoir des fils ? Était-il un pieux arien que l'adultère scandalisait³ ? En tout cas, il demeura

1. Tout comme Gérard, *gari hard*, signifie « lance puissante », ou « puissant lancier ».

2. L'historien Godefroy Kurth ira plus loin en traduisant par « Déesse vierge de la guerre en cuirasse », croyant pouvoir renvoyer le prénom à une divinité germanique cousine de l'Athéna grecque ou de la Minerve latine. Comme le fait remarquer Dumézil, une telle traduction impliquerait, ce qui est absurde et impossible, qu'Athanagild et Goïswinthe soient demeurés adeptes, malgré leur fanatisme arien, du culte d'une déesse païenne et qu'ils aient osé le proclamer publiquement...

3. Au-delà des précautions politiques et diplomatiques, les clauses du contrat de mariage qu'il imposera à Chilpéric de Neustrie quand il lui donnera Galswinthe, exigeant, sous peine de rupture du lien conjugal, le respect de la stricte monogamie et l'interdiction, non seulement des concubines mais aussi des maîtresses occasionnelles, pourrait le laisser supposer.

fidèle à son épouse légitime, et regarda ses deux filles comme ses héritières.

Il leur fit enseigner à toutes deux les lettres latines, cette langue demeurant le principal vecteur de communication en Europe et ailleurs, veilla à ce qu'elles fussent familiarisées avec les grands classiques littéraires, capables de tenir une conversation élégante, de juger de la qualité d'un texte ou d'une poésie, d'écrire une lettre impeccable à un correspondant cultivé¹, leur fit donner de solides notions de rhétorique, de droit, de théologie et de géographie, sciences qui allaient de pair avec l'exercice du gouvernement.

Paradoxe fréquent à l'époque, la plupart des princes et rois barbares n'accédaient pas au centième des connaissances dispensées aux princesses, parce que, éduqués dès l'enfance dans le culte de la force virile et de l'exercice physique, ils n'avaient pas le temps d'étudier ces matières accessoires. Nombre d'entre eux savaient à peine lire et écrire² et ne s'en portaient pas plus mal.

À cette éducation lettrée, les deux princesses wisigothes ajoutèrent le bagage commun de toutes les femmes qui leur permettrait de diriger efficacement leur famille, leur domesticité et leur maisonnée : soins du ménage, cuisine, couture, tissage, jardinage, utilisation des plantes tinctoriales, cosmétiques et médicinales, notions de médecine et de puériculture. Les exercices physiques ne furent pas oubliés et on leur enseigna les bases de l'équitation³.

Que retinrent les deux fillettes des leçons de leurs professeurs ? Brunehilde, vive et intelligente, absorba cet enseignement, mais Galswinthe, son aînée, en tira assez peu de bénéfices⁴. En grandissant, la différence de tempérament des princesses devenait évidente.

Galswinthe, douce, tendre, timide et effacée, ne brillait ni par le prestige physique – elle en manquait même désespérément... –, ni

1. On peut en juger à travers les cinq lettres de Brunehilde qui nous sont parvenues et des fragments de son testament. Même si l'on peut soupçonner l'intervention d'un secrétaire, le fonds doit être attribué à la reine.

2. C'est le cas du roi Clotaire I^{er}, ce qui ne l'empêche pas, quand il décide d'épouser sa jeune captive, la princesse Radegonde de Thuringe, de lui faire donner une éducation très complète et raffinée. Par contre, l'un de ses fils, Chilpéric, se pique d'être un lettré, passionné de théologie, au grand dam du clergé, de grammaire, puisqu'il se lancera, sans la mener à terme, dans la rédaction d'un précis de langue franque, et de poésie germanique, ce qui fera rire les intellectuels du temps, méprisants envers tout ce qui n'est pas latin.

3. Par la suite, Brunehilde prouva qu'elle était bonne cavalière.

4. C'est l'impression que la malheureuse laissa à ses contemporains, y compris les mieux intentionnés à son égard, comme Venance Fortunat.

LES FILLES DU ROI D'ESPAGNE

par les dons intellectuels. Un peu sottre, molle d'apparence et de caractère¹, elle ne retenait l'attention qu'en raison d'un droit d'aînesse la destinant au trône. Brunehilde était d'une autre trempe, et le savait.

Belle, quand il était évident que Galswinthe resterait un laideron, douée pour les études, capable d'absorber les matières les plus rébarbatives et d'en dissenter avec intelligence, décidée et autoritaire, brave et indépendante, qualités qu'elle apprendrait tôt à cacher, car, chez une femme, on les considérait comme des défauts, Brunehilde entrait avec une déconcertante aisance dans son personnage princier², prenait une grâce et une allure que n'eût point désavouées une fille des Césars.

Celle-là ne serait pas difficile à marier. Sa sœur non plus d'ailleurs car l'héritage royal suppléerait à ses charmes absents. Il suffisait d'attendre. Jeunes encore, Athanagild et Goïswinthe n'étaient pas pressés de se doter de gendres aux dents longues. D'ailleurs, dans le monde germanique, à la différence des cultures méditerranéennes, on ne mariait pas les filles sitôt nubiles mais on préférait attendre qu'elles eussent dix-huit ou vingt ans, âge réputé le plus favorable à la génération de beaux et robustes enfants dont la naissance ne tuerait pas de trop jeunes mères. Il s'en fallait d'encore plusieurs années que la question de l'établissement des princesses espagnoles devînt d'actualité. Il serait temps alors de rechercher parmi l'aristocratie militaire du royaume des garçons prometteurs et capables.

La suite des événements allait contraindre Athanagild à revoir ces plans.

Maintenant qu'il régnait, l'usurpateur mesurait l'erreur commise en faisant appel aux Byzantins. Certes, l'empire lui avait assuré un soutien financier sans lequel il ne fût pas venu à bout d'Agila, mais ce service avait été payé par l'occupation du littoral sud de la péninsule. Pis encore, Justinien ne cachait plus ses intentions de reprendre l'Espagne, comme il avait repris l'Afrique et l'Italie, donc de balayer l'allié occasionnel qui avait si sottement introduit le loup dans la bergerie. Solidement renforcés par l'arrivée régulière de nouvelles troupes, les Impériaux s'enfonçaient à l'intérieur des terres, s'emparaient de Séville et de Cordoue, cités catholiques trop

1. « *Molliter* », mollement, c'est l'adverbe méchant dont Venance Fortunat, qui aimait pourtant les femmes, lorsqu'il la rencontra lors de ses noces, exécuta la malheureuse Galswinthe.

2. Tel est le portrait en creux qu'en donnera quelques années plus tard Grégoire de Tours. *Histoire des Francs*, IV, 27.

heureuses de se jeter dans les bras du Basileus comme dans ceux d'un libérateur¹.

À ce péril immédiat, très inquiétant si l'on se souvenait des précédents vandale et ostrogoth, s'en ajoutaient d'autres. L'unité factice de l'Espagne wisigothique, fruit d'une politique de coercition, menaçait de voler en éclats. Au mécontentement de la population autochtone catholique – jamais sincèrement ralliée, les Wisigoths l'avaient constaté jadis en Aquitaine... –, à la possible tentative de reconquête byzantine, se conjuguèrent, en Galice, les tentatives de révolte des Suèves, établis là lors de l'invasion de 505 et qui vivaient mal leur soumission aux Wisigoths, l'insécurité qu'entretenaient les Vascons à la frontière pyrénéenne, le redoutable voisin franc en Septimanie, et les toujours possibles tentatives d'assassinat et d'usurpation menées par d'autres postulants à la couronne...

C'était beaucoup, c'était trop.

Athanagild, sensible aux reproches qu'on lui adressait concernant l'alliance byzantine, regardée comme une trahison non seulement par les Wisigoths mais aussi, maintenant que Justinien, toujours en quête d'argent pour mener ses guerres, les écrasait d'impôts déliants, par les Hispano-Romains des zones « libérées² », commença, vers 555, par dénoncer le traité passé avec l'empire. Cela clarifiait la situation, à défaut de l'améliorer. Et cela apaisait un peu l'opinion publique, sans faire prendre, dans l'immédiat, trop de risques militaires. En effet, Justinien, lui aussi pressé sur tous les fronts, n'était pas en mesure, pour l'heure, de poursuivre l'offensive en Espagne, d'autant que les vastes plateaux intérieurs qui le séparaient du

1. Elles allaient vite déchanter puisque les Grecs, peu désireux de laisser le pouvoir aux Hispano-Romains, s'empresseraient d'expulser les personnalités en vue, non sans les spolier de leurs biens. Ce qui arriva, entre autres, aux parents des saints Isidore de Séville et Léandre.

2. Ce sera l'erreur de l'empire byzantin. Menacée de toutes parts, dans les Balkans, sur la frontière perse, Constantinople a besoin d'entretenir des armées fortes et bien payées, sous peine de coups d'État militaires, mais préfère lever ses impôts sur les territoires reconquis plutôt que dans les dèmes de l'empire d'Orient, trop proches de la capitale pour que le mécontentement fiscal ne soit pas dangereux pour le pouvoir. Justinien, puis ses successeurs, pressureront Africains, Italiens et Andalous, ne reculant devant aucun mauvais procédé pour faire rentrer l'impôt, accablant les contribuables à vendre leurs enfants pour s'acquitter de leurs dettes. Cette surenchère leur aliénera les populations, au point qu'en Italie, elles se jetteront dans les bras du nouvel envahisseur lombard, en dépit de son extrême cruauté, ou dans ceux du conquérant arabe au Maghreb.

LES FILLES DU ROI D'ESPAGNE

royaume wisigoth, s'ils coûteraient cher à reconquérir, ne rapporteraient strictement rien, car ils étaient incultes et désolés de sécheresse endémique. Il s'en tiendrait, un certain temps, au littoral et à ses vergers. Le provoquer en dénonçant l'alliance n'entraînerait aucunes représailles.

Fort de cette certitude, et péchant par excès d'optimisme, Athanagild crut même possible de passer à la contre-offensive et de rejeter les Byzantins à la mer. Il se trompait. Il parvint à récupérer Séville, où la population se demandait s'il valait mieux être écrasée sous la fiscalité délirante du souverain légitime défenseur de la vraie foi, ou supporter les vexations, plus modérées, d'un « tyran¹ » barbare et hérétique, mais il se cassa le nez sur les remparts de Cordoue la très catholique.

La tête de pont byzantine demeurait, épée de Damoclès suspendue au-dessus du royaume wisigoth. Athanagild savait ses jours comptés quand elle choirait.

Alors lui vint une idée ambitieuse, aussi dangereuse, d'ailleurs, que l'alliance impériale : s'allier à la dernière puissance germanique d'Occident capable d'opposer une forte résistance aux projets de reconquête byzantine : les Francs.

Le projet n'apparaîtrait pas moins contre nature aux Wisigoths que l'entente avec « les Romains », les Francs étant l'ennemi héréditaire, mais sa réussite pouvait s'avérer féconde.

En quoi consistait-il ? À créer contre l'empire un contre-feu en Italie. Comment ? En incitant les Francs à faire valoir leurs droits à l'héritage de leur cousine Amalasonthe. Bien entendu, Justinien, avare et rapace comme il l'était, ne lâcherait rien et l'on irait ainsi au *casus belli*. Les Francs, une fois engagés dans l'affaire, seraient obligés, pour le principe, d'envoyer des troupes de l'autre côté des Alpes. Les Byzantins ne pourraient plus expédier de renforts d'Italie en Espagne quand Athanagild lancerait son offensive contre la Bétique.

Restait à convaincre les Francs qui avaient manifesté jusque-là un intérêt limité pour la question italienne. À n'en pas douter, il faudrait y mettre le prix. Cela n'arrêta pas Athanagild : l'Espagne wisigothique possédait beaucoup d'or et de bijoux volés à Rome et ailleurs. Si nécessaire, il lâcherait une poignée de villages de Septimanie, parmi les moins productifs et les plus exposés à l'invasion

1. Saint Isidore de Séville.

BRUNEHAUT

franque. Et, s'il fallait vraiment en arriver là, il sacrifierait aux intérêts de l'État l'une de ses filles chéries. Peut-être même les deux...

Encore fallait-il amener les Francs à entrer dans une partie qui n'était pas la leur.

II

ET LES FILS DU ROI DES FRANCS

Le royaume des Francs, depuis décembre 561 et la mort du vieux roi Clotaire, se trouvait, comme après le trépas de Clovis, dépecé et divisé en entités rivales¹, héritages disparates des quatre fils survivants de trop nombreuses unions².

À la suite d'un tirage au sort où le hasard avait tenu peu de place, l'aîné des princes, Caribert, avait obtenu toute la façade ouest d'un pays que l'on commençait, dans les missives diplomatiques,

1. Clovis était mort en 511 ; il avait fallu attendre 558 pour que Clotaire réussisse à réunifier la Francia.

2. Clotaire, troisième fils de Clovis et Clotilde, a épousé la fille d'un petit noble franc, Ingonde, puis, s'apercevant que sa belle-sœur, Arégonde, était plus belle que sa femme, il l'a « épousée » à son tour, à la mode germanique, c'est-à-dire en se passant de prêtre. Cela fait, il a, par précaution, jugé utile, malgré les interdits canoniques, d'épouser la veuve de son aîné, Clodomir d'Orléans, la reine Gontheuque, ce qui ne l'a pas empêché d'assassiner deux des trois enfants de la malheureuse... Puis une autre concubine nommée Chunsinde. Cela fait, et la reine Ingonde, son épouse légitime, étant morte, il s'est remarié, à l'église, avec une captive de guerre, la princesse thuringienne Radegonde, dont il avait allègrement massacré la famille. Après la fuite de celle-ci, qui a obtenu de l'Église, à la suite de l'assassinat de son jeune frère, la permission de se séparer de son époux, Clotaire a une fois de plus violé les lois ecclésiastiques en épousant de force la veuve de son petit-neveu, Thibaud d'Austrasie, la reine Vuldetrade. Elle avait quinze ans, lui presque soixante... D'Ingonde, l'épouse légitime, sont nés au moins six enfants,

d'appeler Francia¹. Hormis l'Armorique² indépendante, il contrôlait un territoire s'étendant de la baie de Somme aux Pyrénées, avec Paris pour capitale. Afin de lui garantir un débouché, indispensable, sur la Méditerranée, ses cadets lui avaient consenti une enclave provençale à l'est de Marseille³.

Gontran, le puîné, avait hérité de la Bourgogne, arrachée, au prix de quelques sanglants règlements de comptes familiaux, aux cousins de la reine Clotilde, « unique héritière légitime ». Ce beau domaine, qui s'étendait à l'origine de Sens à Genève et Avignon, contrôlant la vallée du Rhône, riche des antiques cités d'Auxerre et Lyon, s'était agrandi d'une partie de l'ancien royaume d'Orléans, comprenant cette ville et celle de Bourges, puis, après la reconquête de la Provence sur les Ostrogoths, des terres situées à l'ouest de Marseille. Chalon en était la capitale.

Sigebert, le dernier fils légitime aux yeux de l'Église, avait reçu la part la plus aventureuse, à l'Est, l'Austrasie, dont Metz était capitale politique, Reims capitale spirituelle, et qui couvrait, outre-Rhin, l'ancien royaume de Cologne⁴, ainsi que la Thuringe. Histoire de simplifier encore la situation, l'Auvergne, reconquise sur les Wisigoths par le roi Thierry, faisait depuis partie intégrante de l'Austrasie...

Au dernier, Chilpéric, le fils d'Arégonde, que ses demi-frères et cousins traitaient de bâtard, étaient échus les restes : le royaume de Soissons, entre Tournai et la Somme, que le grand-père Clovis, à quinze ans, trouvait déjà trop petit pour ses ambitions⁵.

dont quatre ont survécu : Caribert, Gontran, Chlodosinde, future reine des Lombards, et Sigebert. D'Arégonde, n'a survécu qu'un fils, Chilpéric. Les unions avec Gontheuque et Radegonde n'ont pas entraîné de postérité. De Chunsinde, Clotaire a eu au moins un fils, Chramne, longtemps son préféré, qu'il a fait torturer à mort en 560, pour rébellion et trahison, avant de brûler vives sa bru et ses deux petites-filles en bas âge. Enfin, de Vultrade est né, après que le roi, sous pression des évêques, se soit résigné à la renvoyer, un dernier fils, Gondovald, qu'il a refusé de reconnaître.

1. C'est dans la seconde moitié du VI^e siècle que le terme, dans la correspondance diplomatique des papes, tend à remplacer, puis se substituer à celui de Gaule.

2. Territoire aux frontières fluctuantes et contestées qui recouvre approximativement la Bretagne, s'étendant parfois jusqu'à la Loire, puis reculant en deçà du Vannetais, tendant vers le Maine, puis reculant en deçà de Rennes, selon les pointes que Bretons ou Francs tentent tour à tour sur le domaine du voisin.

3. Les fils de Clovis ont réussi à chasser de Provence les Ostrogoths.

4. Revendiqué et conquis par Clovis au profit de son fils aîné, Thierry, né de sa première union avec une princesse franque de Cologne.

5. Cette part humiliante accordée à Chilpéric par ses demi-frères est une façon de le ravalier au rang de bâtard, quoique cette notion n'existe pas en droit germa-

ET LES FILS DU ROI DES FRANCS

Cela promettait de belles empoignades afin de réajuster ces parts mal équilibrées, en attendant, à l'exemple du défunt Clotaire, que l'un ou l'autre des nouveaux rois entreprît de réunifier le royaume à son profit, quitte à trucider la concurrence. La dynastie n'en était plus à un fratricide près...

Ces partages à répétition, qui détruisaient de fond en comble l'œuvre des règnes précédents et livraient la Francia aux guerres intestines de la famille royale, étaient la pire des coutumes mais ni Clovis ni Clotaire, conscients de leurs effets pernicioeux, n'avaient osé les supprimer. Leur postérité en payait les conséquences.

Et cela arrangeait les puissances voisines. Tant que les rois francs se battaient entre eux, ils n'avaient pas loisir d'envahir l'Italie ou l'Espagne. Athanagild avait été le premier, jadis, à s'en féliciter. Aujourd'hui qu'il recherchait l'alliance franque, il voyait les choses d'un autre œil.

Or, passé une période de fortes tensions au cours de laquelle Chilpéric, le mal loti, avait tenté en vain de s'agrandir aux dépens de Sigebert, la Francia semblait avoir retrouvé une certaine stabilité intérieure et les quatre rois étaient parvenus à une entente minimale. C'était le moment où ces prédateurs, plus ou moins réconciliés, risquaient de tourner leurs instincts belliqueux vers les ennemis héréditaires. Faire alliance avec eux avant qu'ils devinssent dangereux s'avérait urgent.

Restait à choisir l'allié potentiel.

Athanagild, prudent, porta son choix sur celui des rois francs qui ne possédait aucun intérêt territorial dans le Midi, celui qui serait donc le moins porté à lorgner vers l'Espagne : Sigebert d'Austrasie. Par chance, c'était aussi le seul encore célibataire. À trente ans passés, et connaissant les mœurs des hommes de la famille, tous terriblement portés sur les femmes, ce célibat persistant semblait, d'ailleurs, déconcertant.

D'ordinaire, le premier souci d'un prince ou d'un roi était de s'assurer une postérité masculine et, le droit royal germanique n'attachant aucune importance à la mère puisque tout fils de roi, fût-il né d'une esclave ou d'une gueuse, héritait des droits paternels à la couronne, cela entraînait la formation de harems. L'exemple du

nique, et de sanctionner l'imprudente audace dont il a fait preuve, au lendemain de la mort de Clotaire, en tentant de s'emparer de Paris, en profitant que ses frères étaient occupés à préparer les obsèques paternelles. Ses aînés lui ont fait grâce de la vie, mais, ne pouvant le déshériter, lui ont laissé le strict minimum.

défunt Clotaire prouvait à quel point l'usage était ancré dans les mœurs, malgré la désapprobation de l'Église. En cela, le cas de Clovis, resté jusqu'à sa mort fidèle à Clotilde, demeurait une exception que ses fils et petits-fils avaient rarement cherché à imiter¹.

Les fils de Clotaire avaient sans vergogne marché sur les traces de leur père. Petitement mariés à des filles de leudes ou d'antrustions, car le vieux roi ne voulait pas se susciter de rivaux susceptibles de s'appuyer sur de riches et puissants beaux-parents², ils multipliaient liaisons et concubines.

Caribert de Paris, légitimement marié devant Dieu et les hommes à Ingoberge, avait pris deux sœurs pour maîtresses, remarquablement belles, sans se soucier qu'elles fussent nées d'un humble cardeur, et pas davantage que l'aînée, Marcovéfa, eût reçu le voile des vierges consacrées...

Le roi de Bourgondie, Gontran, partageait officiellement sa couche avec une Gallo-Romaine, Veneranda, mère de son seul fils et héritier, mais n'avait pas trouvé bon de régulariser leur situation, oubli qui lui avait permis peu avant de se marier, religieusement, avec une certaine Marcatrude³.

Quant à Chilpéric de Soissons, le demi-frère, le « bâtard », il se partageait entre son épouse, Audowère, sa maîtresse en titre, une Gauloise du nom de Frédégonde, et des passades de rencontre qu'il ne dénombrait plus.

Pourquoi Sigebert n'en faisait-il pas autant, ou prenait-il soin d'entourer ses amours d'une discrétion telle que rien n'en filtrait au-dehors ? Par ambition. À la différence de ses aînés, que Clotaire avait mariés selon ses vues, le benjamin était parvenu à ne pas se laisser imposer une épouse de médiocre naissance. Peut-être, pour ce faire, avait-il affecté une piété outrancière que son père, découragé, avait attribuée à la fâcheuse influence de la reine Radegonde. Sigebert était un enfant en bas âge à la mort de sa mère, la reine

1. Parmi les fils de Clovis et Clotilde, seul l'aîné, Clodomir, roi d'Orléans, restera fidèle à ses engagements conjugaux. Il est vrai qu'il était, de tous, celui qui subissait le plus l'influence maternelle, et que la reine Clotilde ne plaisantait pas avec la sainteté du mariage chrétien.

2. L'exemple de son fils préféré, Chramne, qui avait, après avoir déclenché une révolte contre son père, épousé sans sa permission la fille de puissants seigneurs de l'Orléanais, alliés, par le mariage de leur aînée, aux principaux chefs de l'Armorique indépendante, lui avait servi de leçon.

3. Laquelle, dès qu'elle fut enceinte, s'empressa de supprimer la malheureuse Veneranda et son fils, crimes qui, au demeurant, ne lui portèrent pas bonheur puisqu'elle mourut en couches d'un enfant qui ne lui survécut pas.

Ingonde, et la Thuringienne, qui s'obstinait à demeurer stérile, l'avait élevé, reportant sur lui ses tendresses inemployées. Il fallait voir le résultat : quand ses frères ne craignaient ni Dieu ni diable, Sigebert prêtait aux prêtres et à leur enseignement une oreille respectueuse, s'attirait leurs bonnes grâces et se faisait aduler de sa belle-mère, désormais cloîtrée dans son monastère de Poitiers mais bien plus influente, depuis son couvent, qu'elle ne l'avait jamais été du temps qu'elle vivait au palais de Soissons.

Cette stratégie avait fonctionné. À la mort, si longtemps espérée, de Clotaire, qui avait libéré sa progéniture de sa terrifiante tutelle, Sigebert n'était pas engagé dans ces liens conjugaux où s'empêtraient ses frères. Et il jouissait, à tort ou à raison, d'une réputation de vertu, voire de chasteté, surfaite mais qui lui valait une large considération.

Qu'espérait-il en retirer ? Une alliance de prestige, celle, précisément, redoutée de Clotaire, qui lui permettrait de s'imposer, d'obtenir des appuis diplomatiques et de réunifier à terme la Francia à son unique bénéfice.

Contracter une alliance de prestige, c'était choisir une fille de roi, comme Clovis qui avait épousé une princesse de Cologne, puis une Burgonde ; comme l'oncle Thierry, son lointain prédécesseur sur le trône d'Austrasie, dont l'épouse, Suavegotha de Burgondie, lui avait apporté des droits sur les domaines paternels, et sur ceux de son grand-père maternel, Théodoric de Ravenne ; et même comme Clotaire qui, sitôt veuf, avait eu le bon sens de resserrer l'emprise des Francs sur la Thuringe en contraignant la princesse captive Radegonde à devenir sa femme.

Cependant, trois ans après la mort de son père, Sigebert n'avait toujours pas trouvé l'élue dont il rêvait et n'était même pas assuré de la trouver un jour. Ce parce que les princesses, par les temps qui couraient, devenaient une espèce singulièrement rare.

À Constantinople, Justinien et Théodora n'avaient jamais eu d'enfants, de sorte que le Basileus laisserait la pourpre, d'ici peu, murmurerait-on, car il était vieux et malade¹, à un neveu, Justin, lui aussi sans descendance. Et puis, jamais les Byzantins, quand même le palais des Blachernes eût compté une douzaine de princesses à établir, ne se fussent abaissés à donner une Porphyrogénète² à un roitelet barbare.

1. Justinien mourra en 565.

2. On appelle Porphyrogénètes, à Constantinople, les princes et princesses nés

Quant à l'Occident, la plupart des races royales issues des conquérants barbares y étaient éteintes, et Sigebert le savait d'autant mieux que sa famille en était, pour une part, responsable...

S'il convenait de laisser aux Byzantins l'éradication des dynasties vandale en Afrique du Nord¹ et ostrogothe en Italie lors de leur reconquête de ces provinces, les Mérovingiens, pour leur part, s'étaient chargés d'éliminer leurs cousins francs de Belgique et d'outre-Rhin, leurs parents burgondes, les Thuringiens, la prestigieuse lignée wisigothe des Amales d'Espagne ; n'avaient survécu à ce vaste massacre familial que des principicules trop modestes pour les inquiéter, mais aussi pour rechercher leur alliance.

Sigebert n'avait que faire des Lombards, nouveaux venus aux dents longues, craints mais sans appuis.

Que faire des Bavares, dans l'orbite franque et si dociles qu'ils se contentaient des restes de leurs suzerains².

Que faire des Saxons de Bretagne, isolés dans la grande île, à demi sauvages et totalement païens.

Que faire des Bretons d'Armorique, divisés en principautés rivales et occupés à s'entre-tuer.

Impossible de prendre femme parmi ces gens-là. Sigebert commençait à se demander s'il trouverait jamais une fille de roi à mettre dans son lit quand la cour de Tolède lui avait, vers le printemps 565, envoyé de discrets ambassadeurs chargés de sonder ses intentions et voir à quel prix il estimerait une éventuelle intervention armée en Italie, manœuvre de diversion destinée à soulager la pression byzantine sur le sud de l'Espagne.

Sigebert n'avait aucune intention d'entrer en guerre contre les Byzantins ; même s'il s'en méfiait comme du feu, l'empire restait un allié traditionnel de la monarchie franque qui, dès ses débuts, avait eu l'habileté de se poser en sujette du Basileus. Cela n'engageait à rien, Constantinople étant beaucoup trop loin de Tournai,

dans la Chambre de Porphyre, réservée aux couches de l'impératrice, ce qui fonde leur légitimité et les différencie des empereurs de fortune élevés au pouvoir par l'armée au hasard d'un coup d'État militaire.

1. L'Afrique du Nord était rattachée à l'Occident dans l'administration romaine. On y parlait latin, non grec. C'est après la reconquête byzantine qu'au grand dam des populations ces régions furent assimilées au monde oriental.

2. C'est ainsi que, pour les « honorer », les Francs ont cédé à leur roi la reine Vuldetrade, veuve en premières noces du roi Thibaud d'Austrasie, ensuite concubine de Clotaire, qui a été obligé de la renvoyer sous la pression de l'Église et l'a abandonnée à l'un de ses leudes, avant, à la mort de celui-ci, de la proposer au roi de Bavière qui s'est contenté d'être son quatrième époux.

ET LES FILS DU ROI DES FRANCS

Soissons ou Paris pour exercer le moindre contrôle ; mais le fait que les empereurs successifs eussent conféré à Childéric, puis à Clovis, les titres de patrices et de consuls, avait pesé lourd dans leur spectaculaire réussite. Cependant, un demi-siècle avait passé, qui avait vu le retour en force sur la scène européenne du pouvoir impérial et les Francs savaient que les alliances nouées et les honneurs jadis dispensés ne pèseraient pas lourd le jour où Constantinople se croirait de taille à reprendre pied en Gaule. Alors, sans se départir de leur attitude amicale, les princes mérovingiens avaient entamé, vis-à-vis du Basileus, une politique de retardement consistant à multiplier les chausse-trappes devant l'avancée des armées byzantines.

Clotaire avait inauguré cette stratégie et joué la carte lombarde, parce que ce peuple ambitieux et belliqueux, s'il réussissait à prendre pied dans le nord de l'Italie, constituerait entre l'empire et la Francia une muraille plus solide que les Alpes. Ses fils ménageaient les Wisigoths d'Espagne pour les mêmes raisons : la survie du royaume de Tolède conditionnait la sûreté de la frontière pyrénéenne. Et Sigebert lui-même, en ce printemps 565, constatait combien était précaire l'amitié byzantine.

Aux premiers beaux jours, une rumeur atteignit Metz et y jeta l'épouvante : les Huns arrivaient ! Personne n'avait oublié comment Attila, en mars 451, avait détruit la cité et passé toute sa population au fil de l'épée. Il suffisait de prononcer le nom des féroces Asiates pour provoquer un début de panique parmi les Messins.

Sigebert, lui, ne s'était pas affolé. À la différence de ses sujets, il savait que les Huns n'existaient plus. Au lendemain de la mort d'Attila, l'hiver 452, les hordes étaient sorties de l'histoire aussi brutalement qu'elles y étaient entrées et l'on n'avait plus jamais entendu parler d'elles¹. Ce n'étaient donc pas les Huns qui dévastaient la Thuringe mais un peuple nettement moins inquiétant, les Avars. Installés dans les Balkans, ceux-ci y subissaient la poussée migratoire des Slaves et des Bulgares, et tentaient de se tailler un territoire plus sûr. D'ordinaire, les Avars menaçaient Constantinople, pas la Germanie, mais, ce printemps, ils avaient changé d'objectif, franchi le Danube et envahi la partie la plus orientale de l'Austrasie.

1. Les Hongrois prétendent que les Huns se seraient sédentarisés sur leur territoire et qu'ils en seraient les descendants directs ; cette hypothèse n'a pas que des défenseurs.

Sigebert soupçonnait, et n'avait pas tort¹, l'allié byzantin d'avoir poussé ces sauvages à marcher vers l'ouest. Il avait peu apprécié le procédé.

Les Avars, en effet, s'étaient révélés redoutables² et Sigebert s'était retrouvé en mauvaise posture. Son demi-frère, Chilpéric de Soissons, avait jugé l'occasion propice pour procéder à ce réajustement frontalier qu'il souhaitait de longue date, et profité de son absence pour s'emparer de la Champagne.

Quand il en avait été informé, le roi d'Austrasie, exposé à perdre sur les deux tableaux, avait jugé prudent de négocier avec le khan des Avars, obtenu son retrait contre des compensations financières sur lesquelles il demeurerait muet mais qui devaient être conséquentes, et avait en hâte regagné la Francia afin d'y donner à Chilpéric la leçon qu'il méritait.

Ces péripéties désagréables avaient eu le mérite d'éclairer Sigebert sur le jeu tordu des Byzantins, qui ne reculaient devant rien pour déstabiliser un pays quand ils ambitionnaient de s'en emparer. Ils l'avaient prouvé dans le passé. À défaut d'attaquer la Francia par l'Italie ou l'Espagne, ils tâtaient ses défenses outre-Rhin. Sigebert avait détourné le coup et réexpédié les Avars vers les dèmes impériaux, en leur conseillant de les mettre à feu et à sang, mais il gardait de la rancune envers Constantinople.

Les avances d'Athanagild l'intéressèrent doublement. Elles tombaient à pic. Le roi de Tolède cherchait un allié contre Byzance. Sigebert voulait épouser une fille de roi. Certes, la royauté d'Athanagild était un peu fraîche et sentait encore son parvenu mais il faudrait s'en contenter. Et puis, il était riche, détail non négligeable quand Sigebert venait de se ruiner en achetant le retrait avar... Il réclamerait une grosse dot³. En ce qui concernait une expédition

1. Les Avars se vendaient au plus offrant, souvent aux Byzantins, qui préféraient les voir occupés loin de leurs territoires.

2. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, IV, 29. Le chroniqueur, favorable aux rois austrasiens et patriote, ne le dit pas mais, si l'on lit entre les lignes, il est évident que Sigebert, afin d'éviter une défaite honteuse, préféra négocier et payer le retrait de l'ennemi hors de ses frontières. Pour faire bonne mesure, l'évêque racontera que les Avars avaient appelé les esprits maléfiques à leur aide et fait apparaître des fantômes. On comprend mieux que les pieux Austrasiens, horrifiés, aient abandonné le champ de bataille.

3. La dot, somme d'argent remise par le père de la mariée à son gendre afin d'assurer l'avenir financier de sa fille, est un usage romain. Dans le monde germanique, c'est le nouveau mari qui constitue au lendemain des noces un douaire à son épouse, le *Morgengabe*, ou cadeau du matin, prix de la virginité de sa femme.

militaire en Italie, il serait toujours temps de voir. Sigebert, faute d'y trouver le moindre intérêt personnel, ne prendrait pas ce risque mais de l'eau coulerait sous les ponts avant qu'Athanagild comprenne qu'il avait fait un marché de dupes et, quand il le comprendrait, il n'aurait aucun moyen de pression sur son gendre.

Fort de ces certitudes, Sigebert, à la fin de l'été 565, répondit au roi de Tolède qu'il acceptait son offre mais en échange de la main de l'une des princesses. Puis il attendit une réponse. Elle ne tarda pas. Athanagild et Goïswinthe, que l'on prétendait si attachés à leurs filles qu'ils répugnaient à les marier, offraient au roi d'Austrasie celle des deux qui lui convenait.

Sigebert s'empressa d'expédier à Tolède, avant que les neiges hivernales vinsent fermer les cols pyrénéens, l'un de ses hommes de confiance, le comte¹ Gogon, haut dignitaire de la cour austrasienne, du même âge que son roi, assez lettré et beau parleur pour faire impression sur ces Wisigoths d'Espagne qui se piquaient de culture classique. La mission officielle du jeune comte était de présenter la demande en mariage austrasienne puis d'escorter la future reine jusqu'à Metz avec les honneurs dus à son rang ; officieusement, d'approcher les deux princesses wisigothes et de choisir la plus jolie.

Gogon devait aussi régler, avec la discrétion requise, la question de la dot et celle, plus épineuse, de la conversion de la jeune fille au catholicisme. Sigebert mesurerait, aux difficultés que lui opposerait Athanagild lors de ces discussions, l'importance qu'il attachait à ce mariage.

Or, des difficultés, Athanagild n'en opposa aucune. Il doterait richement sa fille, en or, en bijoux, vêtements de prix et esclaves ; il envisageait même de lui donner en pleine propriété une quinzaine de villages de Septimanie, aux confins des Cévennes².

Et, en ce qui concernait sa conversion au catholicisme, il ne s'y opposait pas non plus, pourvu que la princesse fût libre de ses choix et n'abjurât pas, si l'envie l'en prenait, avant d'être à Metz, de

Mais les Wisigoths d'Espagne ont adopté l'usage romain et dotent leurs filles, ce qui intéresse fortement les rois francs.

1. Être comte, dans le monde romain ou mérovingien, n'est pas un titre de noblesse mais une haute fonction administrative. Gogon est un haut fonctionnaire et n'appartient pas, comme le souligne Grégoire de Tours, à l'aristocratie franque ou gallo-romaine.

2. S'il faut considérer le diocèse cévenol d'Arisitum, localité aujourd'hui indifférentiable, dont parle Grégoire de Tours, comme la dot de Brunehilde.

BRUNEHAUT

manière à dédouaner ses parents, défenseurs attirés de l'arianisme national.

Dans ces conditions, ne restait qu'à se décider entre les deux jeunes filles. L'usage voulait que l'on ne mariât jamais la cadette avant l'aînée mais Gogon, mis en présence des deux princesses, n'hésita pas longtemps. Il se voyait mal ramener en Austrasie une promise dénuée de charme et de beauté et, puisqu'il pouvait choisir, il demanda la main de Brunehilde plutôt que celle de Galswinthe.

Athanagild et Goïswinthe en furent soulagés. Quitte à se séparer de l'une de leurs filles, ils préféraient laisser s'en aller Brunehilde, intelligente, forte, déterminée, suffisamment belle pour se faire aimer de l'Austrasien. Galswinthe était moins armée pour affronter un tel destin et, en sa qualité d'aînée, possédait, en Espagne, plus de valeur politique que sa sœur. Et puis, détail à ne pas négliger, la dot d'une cadette pouvait être revue à la baisse. En préférant Brunehilde, l'envoyé de Sigebert avantageait les Wisigoths. Chacun fut donc ravi de l'arrangement.

Quant à Brunehilde, personne ne lui demanda son avis. Ce n'était pas l'usage et, bien élevée, elle ne manifesta rien de ses sentiments en ces circonstances. On n'en attendait pas moins d'elle.

III

LES MARIAGES ESPAGNOLS

Gogon pouvait se féliciter de voir son ambassade couronnée de succès. Non seulement il avait mené à bon terme une négociation délicate, les relations entre Francs et Wisigoths n'étant pas des plus cordiales, mais il ramenait à son roi une jeune fille ravissante, bien éduquée, cultivée, toutes qualités que Sigebert saurait apprécier.

Quant à la dot, Athanagild tenait parole et, outre le traditionnel trousseau de la fiancée, somptueux, il accordait à sa cadette, en biens propres, quelques villages de Septimanie. C'était plus que Sigebert n'en espérait.

Restait à rassembler cette dot princière qui comprenait, outre les vêtements précieux de la jeune mariée, ses bijoux, son trésor personnel, son argenterie, à laquelle Goïswinthe, non sans soupirs, se décida à joindre l'un des grands plats historiés, d'un poids de trente-sept livres, qui faisaient la gloire de ses bahuts¹, des chevaux de

1. Appelées « *missoria* » en latin, ces pièces d'orfèvrerie, en bronze, argent, vermeil, plus rarement en or, représentaient des scènes historiques ou des épisodes de la littérature. D'une valeur énorme, elles faisaient la gloire d'une maison. Les derniers empereurs romains avaient pris l'habitude d'en offrir à certains généraux ou officiers barbares à leur service. Il se peut que ce plat ait été offert aux ancêtres d'Athanagild pour les honorer, ou que ce soit un souvenir du pillage de Rome. Cette pièce d'argenterie, large comme un bouclier, allait durablement impressionner ceux qui la verraient.

parade, une escorte d'honneur, et quelques centaines d'esclaves, descendants asservis de prisonniers de guerre, que Brunehilde emporterait avec elle en Austrasie. Pour des raisons de prestige, il convenait, selon la coutume wisigothe, de prévoir, en plus de la voiture confortable dans laquelle la fiancée voyagerait, un autre véhicule, de parade celui-là, destiné aux entrées officielles dans les villes de son nouveau royaume. Il s'agissait d'une espèce de tour en bois montée sur roues, comportant à son sommet un trône instable où Brunehilde, magnifiquement parée, s'assiérait. Les honneurs royaux possédaient de ces contreparties déplaisantes dont il fallait apprendre à s'accommoder...

Ces préparatifs, interminables, s'éternisèrent au point qu'à la fin de l'automne, lorsque les premières neiges couronnèrent les cols pyrénéens, rien ou presque n'était prêt et qu'il fallut remettre au printemps le retour en Francia¹.

Brunehilde fut-elle satisfaite de ce contretemps qui la retiendrait cinq mois encore auprès de ses parents, car cet hiver 565-566 demeurerait dans les mémoires comme l'un des pires que l'Occident eût connus ? Elle n'en laissa rien paraître. Ce mariage, ce départ vers un pays étranger, auxquels Galswinthe s'avouait, soupirant de soulagement à l'idée de rester, et pleurant à la pensée de se séparer à jamais de sa cadette, si heureuse d'échapper, ne lui inspiraient pas, à elle, les mêmes craintes². Fille et cadette, elle avait peu d'avenir en Espagne. Intelligente et déterminée, tellement plus douée surtout que sa sœur, elle en souffrait. En la préférant à Galswinthe, le Franc lui offrait un destin à la hauteur de ce qu'elle avait toujours attendu.

De surcroît, Gogon le décrivait comme un guerrier accompli, encore jeune, beau de corps et de cœur, pieux et magnanime, couvert de gloire et régnant sur un royaume prestigieux³. Brunehilde, qui connaissait les façons de faire des diplomates, n'avait pas pris toutes

1. Il est difficile de préciser avec exactitude la chronologie des événements de l'époque. La plupart des chroniqueurs y attachent peu d'importance et restent dans le flou, sauf rares exceptions d'ordre religieux. Les années sont incertaines, les mois et les quantités bien davantage. La chronologie des noces de Brunehilde, telle que donnée ici, s'appuie sur des probabilités, non sur des certitudes.

2. S'il faut se fier à Venance Fortunat lorsqu'il chantera le sort tragique de la malheureuse Galswinthe et dépeindra les angoisses terribles, trop justifiées par la suite des événements, que lui inspirait son mariage avec un roi franc. *Carmina*, VI, 5, 58-62.

3. Venance Fortunat en dira autant, mais il est vrai qu'il était payé pour cela par Sigebert. *Carmina*, VI, 1.

ces affirmations élogieuses au pied de la lettre mais, même s'il fallait en rabattre, une fois à Metz, des prodigieuses vertus prêtées à son fiancé, il devait bien y avoir, dans les discours du comte Gogon, un fond de vérité, et cela lui suffisait pour s'estimer satisfaite de son sort.

Si Brunehilde avait hâte de vérifier par elle-même à quoi ressemblaient le roi Sigebert et cette Austrasie à faire pâlir Rome de jalousie, il lui fallut néanmoins patienter. Il neigea cet hiver-là cinq mois d'affilée et le gel, tenace, acheva de rendre les routes impraticables. Fin mars 566, le cortège put se mettre en route ; il n'atteindrait pas Metz, chargé comme il l'était, avant la fin du mois de mai.

Ces retards imputables à des intempéries qui ne facilitèrent pas un voyage déjà fort long et très inconfortable, eurent l'avantage de donner à Sigebert loisir d'organiser des noces somptueuses, sans exemple dans l'histoire de sa dynastie et c'était d'ailleurs le principal intérêt qu'il trouvait à cette cérémonie : il s'agissait d'écraser définitivement ses frères et leurs médiocres ambitions en leur mettant sous le nez le spectacle éblouissant d'un mariage royal avec une authentique princesse et de donner à cette union tout l'écho possible. Caribert à Paris, Gontran à Chalon-sur-Saône et Chilpéric à Rouen en crèveraient de rage.

À la génération précédente, les rois francs avaient compté sur leurs qualités militaires, leur sens politique, leur absence de scrupules pour évincer leurs frères rivaux et réunifier la Francia à leur profit ; Sigebert, qui n'était pas un grand stratège et s'était fabriqué l'édifiante façade d'un prince dévot soucieux des commandements de Dieu, avait choisi une autre voie, momentanément plus pacifique, afin d'imposer sa primauté morale sur ses aînés.

Que le moment fût mal choisi pour faire étalage de luxe n'effleura pas le roi d'Austrasie. Un siècle auparavant, lorsque Chilpéric, puis Clovis, avaient étendu leur influence sur les Gaules, jusqu'à en demeurer seuls maîtres, les évêques gallo-romains, sans lesquels les roitelets de Tournai fussent restés de petits chefs barbares sans importance, avaient eu grand soin de définir le marché qu'ils passaient avec eux : le pouvoir et l'appui de l'Église catholique en échange de leur protection armée étendue à l'ensemble des populations autochtones. Cela signifiait que les Gaules n'étaient pas terres de conquête et que les Francs ne pouvaient prétendre y imposer leur loi par la force sans considération pour leurs sujets.

Tant qu'il avait vécu, Clovis s'était souvenu des termes de l'accord et les avait respectés, mais ni ses fils ni ses petits-fils ne s'étaient encombrés de ce détail. À leurs yeux, le monde se séparait en deux : d'un côté, les Francs, anoblis par leurs victoires, et, peu à peu, une élite gallo-romaine qui avait accepté de s'assimiler à eux ; de l'autre, un peuple traité par le mépris. Que ces gens-là eussent crevé de faim et de froid tout cet épouvantable hiver, qu'ils fussent menacés de famine parce que le dégel tardif avait empêché les semailles et que le grain des prochaines moissons tardait à lever, les Francs s'en moquaient. Le pieux Sigebert comme les autres¹. La charité et la compassion ne faisaient point partie des vertus que ces gens, superficiellement christianisés, avaient adoptées. Ils tenaient ce genre de sensibleries pour indignes d'un homme, d'un guerrier et d'un roi.

Sigebert n'éprouva donc aucun pincement de cœur, mais une très grande satisfaction en veillant à l'organisation de ses noces. Il tenait à ce qu'elles fussent somptueuses, inoubliables. En cela, la Providence le seconda puisqu'elle lui amena l'homme de la situation qui immortaliserait pour la postérité ce mariage de prestige : Venantius Honoratus Clementianus Fortunatus, nom que l'on abrégait en Venantius Fortunatus², Venance Fortunat.

Âgé d'environ trente-cinq ans, né à Duplevilis, ville proche de la côte Adriatique, dans le diocèse de Trévis, Venance Fortunat, de bonne famille italienne, avait suivi à Ravenne de brillantes études de lettres avant de se tourner vers la prêtrise et recevoir les ordres sacrés.

Quelques mois auparavant³, Fortunat avait été atteint d'une ophtalmie si sérieuse qu'il risquait la cécité. Diagnostic insupportable à cet intellectuel. Devenir aveugle, cela signifiait ne plus lire, écrire, admirer les beautés de la Création, le jeune homme ne s'y résignait

1. Sauf à croire, comme le prétend Grégoire de Tours, toujours prompt à épouser les intérêts austrasiens, que les cataclysmes météorologiques qui ont désolé l'Europe occidentale dans les années 560-580 ont épargné l'Austrasie et que, par conséquent, Sigebert n'a pas sous les yeux l'affligeant spectacle de son peuple en train de mourir de faim...

2. Venance Fortunat, dans la forme francisée, saint Fortunat, évêque de Poitiers, dans le martyrologe catholique.

3. Bruno Dumézil, dans sa biographie de Brunehilde, suppose que le prêtre poète, embarrassé d'avoir avili sa plume dans des activités mercenaires, mit sur le compte d'un heureux hasard la concomitance de son voyage en Gaule avec le mariage austrasien pour dissimuler qu'il avait été engagé et payé afin de célébrer les mariés.

LES MARIAGES ESPAGNOLS

pas. Désespéré, Fortunat avait imploré saint Martin, fort populaire en Italie du Nord¹.

En peu de temps, il avait guéri, sans aucune séquelle. Fortunat, éperdu de reconnaissance, avait décidé de se rendre en pèlerinage d'actions de grâces sur la tombe de l'évêque à Tours. Telle était en tout cas la version officielle qu'il raconterait à l'envi.

Cependant, l'itinéraire que Venance Fortunat choisirait, sous prétexte d'éviter de naviguer, car il avait peur des navires et souffrait du mal de mer à la seule vue d'une barque sur un étang, paraîtrait si compliqué que beaucoup s'interrogeraient sur ses motivations véritables.

Le prêtre, au lieu d'aller au plus court par les voies d'échanges ordinaires entre Italie et Gaule, passa par la route alpine la plus difficile, à travers la Norique et la Rhétie², puis obliqua à travers la Bavière. Outre que ce chemin n'était pas le plus direct vers la Touraine, il obligeait à traverser des régions d'accès difficile, voire dangereux, peuplées de tribus germaniques primitives. Comme, de surcroît, cet impitoyable hiver 565-566 n'incitait pas au tourisme, pourquoi ce clerc relevant de maladie et d'un caractère timoré s'était-il lancé dans pareille aventure ?

L'itinéraire, par contre, se justifiait si Fortunat, avant de se rendre à Tours, voulait s'arrêter à Metz. Sigebert pouvait avoir acheté les services d'un écrivain, recommandé par la reine Radegonde qui, du fond de son couvent de Poitiers, entretenait de précieuses relations dans le monde ecclésiastique³. Il pouvait aussi, la réponse des Wisigoths retardée par les intempéries, vouloir rester discret sur ses projets matrimoniaux, ce qui contraignit Fortunat à ces contournements improbables des autres royaumes francs où son passage eût éveillé des soupçons⁴...

1. Saint Martin, pour y avoir vécu, avait conservé des liens forts avec le diocèse de Milan, qui popularisa sa mémoire et son culte. Grand défenseur du catholicisme face à l'arianisme, il était beaucoup invoqué au VI^e siècle en Italie pour préserver l'Église de l'influence de l'envahisseur hérétique ostrogoth.

2. Le Tyrol et l'Autriche.

3. Cela expliquerait l'empressement de Fortunat à se rendre ensuite à Poitiers. Il pouvait vouloir remercier celle qui l'avait recommandé.

4. Il aurait été obligé de traverser les territoires de Gontran de Bourgogne, puis ceux de Caribert de Paris. Par contre, Rhétie, Norique et Bavière étaient des régions sous contrôle austrasien et l'accueil chaleureux réservé au poète par les chefs locaux s'expliquerait d'autant mieux s'il avait voyagé sous la protection de Sigebert.

Hasard providentiel conduisant un pèlerin au bon endroit au bon moment, ou contrat préalable passé entre lui et le roi d'Austrasie, la façon dont Sigebert l'embaucha pour assurer le renom et l'éclat de ses noces prouvait combien il tenait à ce qu'on en parlât longtemps et partout.

Au demeurant, il eût mieux valu s'adresser à un scalde¹ qui eût composé et chanté en francique, comme cela se pratiquait depuis la nuit des temps afin de conserver la mémoire du clan et de ses héros, mais ce choix, s'il eût comploté à la cour messine, n'eût pas conféré au mariage le prestige qu'en attendait Sigebert. C'était en vers latins, pas sous forme de saga, qu'il voulait entendre magnifier son union. Tant pis si le style recherché, maniéré de Fortunat passait dix coudées au-dessus de la tête des invités. L'important était de s'inscrire dans la lignée des Césars et se poser en successeur légitime de leur pouvoir. Même ceux qui n'y entendraient rien en resteraient impressionnés.

S'être assuré les services d'un vrai poète, rodé en cours de route en l'invitant à célébrer les banquets nuptiaux et les joies familiales de principicules germaniques, expérience dont l'infortuné Fortunat, tout payé pour ce faire qu'il fût, conserverait un souvenir amer, ne suffisait pas. Sigebert voulait à la table de ses noces tout ce qui comptait en Austrasie. Haut clergé et noblesse seraient de la fête. Faute d'état civil, ces nombreux témoins avaient pour rôle d'attester la réalité du mariage, donc la légitimité de sa postérité. Le roi d'Austrasie espérait bien que, le moment venu, ses enfants, conçus dans le respect des lois divines et humaines, d'une fille de haute naissance, et non de la première gueuse rencontrée, l'emporteraient en prestige sur leurs cousins de basse extraction.

Pour faire bonne mesure, Sigebert invita certains importants, ecclésiastiques ou laïcs, des États de ses frères. Il aurait ainsi la satisfaction de savoir qu'ils avaient été informés par le menu de la splendeur des réjouissances, et de la beauté de la princesse wisigothe, puisque Gogon la disait remarquablement belle. Ces festivités réussiraient peut-être à impressionner assez certains de ces hommes pour qu'ils deviennent, à l'avenir, des amis et des soutiens de l'Austrasie à la cour de leurs maîtres.

L'interminable hiver 565-566 commençait enfin à desserrer ses griffes. Les cours d'eau dégelaient lentement, les routes verglacées

1. L'équivalent germanique ou scandinave de l'aède grec ou du barde celte.

redevenaient praticables et, sous les plaques de neige qui recouvraient les champs, quelques fleurs parvenaient à poindre.

Habitée au climat de Tolède, Brunehilde, malgré les chauffettes posées à ses pieds, les couvertures empilées, les fourrures précieuses dans lesquelles elle s'emmitouflait depuis le début du voyage, mourait de froid dans la lourde voiture qui se traînait le long de routes sinistres et de paysages désolés. Chaque fois que l'on approchait d'une cité dépendant de l'Austrasie, elle devait s'extraire de ce cocon et, en habits de parade, monter sur la tour à roulettes afin de se faire voir du peuple et des Grands. Sigebert tenait à exhiber sa splendide fiancée. Elle jouait son rôle, souriante et silencieuse, aimable et sérieuse, pudique et gracieuse, qualités qui convenaient à son personnage et devaient imposer aux notables, les seuls qui comptaient, l'image d'une reine accomplie.

À Poitiers, Gogon lui avait dit qu'elle rencontrerait la reine Radegonde, veuve du roi Clotaire, cloîtrée dans le monastère qu'elle avait fait construire. Il lui avait dit combien Sigebert, orphelin de mère presque dès sa naissance, demeurait attaché à cette femme qui l'avait élevé comme son fils, combien la grande piété et les nombreuses vertus de cette sainte avaient eu sur lui d'influence. Brunehilde avait saisi que la religieuse exerçait encore un incontestable pouvoir en Francia, et particulièrement en Austrasie. Saisi aussi qu'il importait de lui plaire. Certains ne prétendaient-ils pas que Radegonde avait inspiré à son fils adoptif l'idée de ce mariage princier conforme aux lois de l'Église ?

Pourtant, à Poitiers, la reine moniale ne daigna pas recevoir la princesse wisigothe, ni même lui adresser un message de bienvenue. Brunehilde en fut froissée.

L'entourage de Radegonde mit ce silence sur le compte des pénitences, hors norme et quasi insensées, que celle-ci s'imposait durant le Carême. Murée dans sa cellule, coupée du monde, ne mangeant rien, buvant à peine, s'infligeant des tortures physiques effrayantes, Radegonde se désintéressait, en effet, des événements mondains. Jusqu'à la discourtoisie, notion qui, dans son tête-à-tête avec Dieu, perdait toute signification. Il se pouvait que la halte de la fiancée de Sigebert à Poitiers lui eût totalement échappé ; comme il se pouvait qu'elle eût voulu marquer sa désapprobation en apprenant que la jeune fille n'avait pas encore abjuré l'hérésie arienne et que la cour de Metz n'en avait pas fait une condition au mariage.

Emmena-t-on Brunehilde s'incliner sur la tombe de l'évêque Hilaire, grand contempteur de la foi qu'elle professait encore ?

L'année suivante, on y conduirait solennellement sa sœur. Brunehilde dut, à Tours, l'étape suivante, vénérer le tombeau de saint Martin, patron du royaume franc ; accessoirement grand pourfendeur d'ariens en général, et de Wisigoths en particulier¹, détail dont elle n'était plus censée s'offusquer.

Qu'en était-il précisément de l'accord passé entre ses parents et Sigebert concernant sa situation religieuse ?

Jadis, Clovis, lorsqu'il avait accordé la main de sa sœur à Théodoric de Ravenne, avait accepté que la jeune fille fût baptisée dans l'arianisme, mais c'était avant sa conversion à la foi de Rome dont il deviendrait, et ses descendants après lui, le défenseur attitré. Lorsque sa fille unique, Clotilde la Jeune, avait épousé Amalaric, les Francs avaient expressément fait du droit de la reine à demeurer catholique une clause du mariage ; on savait comment cela s'était terminé, le Wisigoth ne reculant pas devant la violence physique afin d'amener sa femme à abjurer. La tolérance, en matière religieuse, n'appartenait pas aux mœurs de l'époque. Athanagild et Goïswinthe, quand ils avaient consenti aux noces franques de leur fille, ne nourrissaient pas d'illusions sur ses chances de demeurer arienne ; ils avaient simplement, pour des raisons de politique intérieure, demandé qu'on ne fit pas état de sa conversion au catholicisme avant qu'elle fût à Metz et mariée, de sorte que leur responsabilité fût déchargée et que la nouvelle ne portât pas atteinte à leur image de souverains protecteurs de la religion nationale. Pensaient-ils que Brunehilde demeurerait crypto-arienne ? Nourrissaient-ils l'espoir, qui fonctionnait dans les deux sens, qu'elle amenât ses enfants à sa foi ? Ou la religion n'avait-elle pas, pour eux, tant d'importance² ?

Quant à Brunehilde, on ne s'était pas davantage soucié de lui demander son avis sur sa conversion que son consentement au mariage austrasien. En avait-elle un ? Si les princesses franques mettaient, au péril de leur vie, un point d'honneur à ne jamais

1. Clovis attribuait à un miracle de saint Martin sa victoire décisive de Vouillé.

2. Il est difficile de démêler leurs motivations profondes. Quand, à seize ans de là, l'aînée des filles de Brunehilde, Ingonde, épousera le prince Hermenégilde, fils aîné du second mari de Goïswinthe, le roi Léovigild, et refusera obstinément de se convertir à l'arianisme, sa grand-mère maternelle, folle de rage, ne reculera devant aucune violence pour l'obliger à abjurer. Parce qu'il lui semble aller de soi qu'Ingonde revienne à l'arianisme familial du seul fait de son mariage espagnol, comme sa mère avait accepté la foi catholique à cause de son union franque ? Ou parce que Goïswinthe n'avait pas cru jusqu'alors à la sincérité de la conversion de sa fille, et s'attendait à trouver sa petite-fille déjà arienne de cœur ?



Supplice de Brunehaut : miniature provenant du parchemin *Des cas des nobles hommes et femmes* (traduction du *De casibus virorum illustrium*) de Boccace, XV^e siècle. (Paris, Bibliothèque nationale de France)

Supplice de Brunehaut attachée par les cheveux à la queue d'un cheval, miniature. (Toulouse, Bibliothèque Municipale)



TABLE

<i>Note liminaire</i>	7
<i>Prologue</i> : La fin des conquérants	9
I. Les filles du roi d'Espagne	19
II. Et les fils du roi des Francs	31
III. Les mariages espagnols	41
IV. La <i>Faide</i>	71
V. La captive	107
VI. Tenter de régner	129
VII. La reine mère	163
VIII. Échec aux dames	197
IX. Un roi en lisière	233
X. L'aïeule des rois	297
XI. Le repli burgonde	379
XII. La sombre entrée dans la légende	425
<i>Tableaux généalogiques</i>	473
<i>Bibliographie</i>	477